

Université du Québec

Des murs de carton
suivi de
Ateliers, tiroirs et autres lieux de création

Mémoire présenté à
l'Université du Québec à Rimouski
comme exigence partielle
du programme de maîtrise en études littéraires

Par
Mélanie Gagné

Décembre 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

Remerciements

Merci mille fois à :

✘ Lise et Claude, pour leur amour, leur ouverture d'esprit ainsi que pour leur soutien moral et financier ;

✘ Paul Chanel Malenfant, pour sa patience, sa compréhension, sa confiance et pour avoir cru en ma poésie ;

✘ Andréa, pour m'avoir tant inspirée et pour avoir été ma grand-mère ;

✘ Mathieu, pour son amour, pour m'avoir tant inspirée et pour son soutien moral ;

✘ Élisabeth, pour avoir cru en moi et en ma poésie.

Table des matières

Présentation du point de vue..... 6

Illustration du recueil *Des murs de carton*, don de l'artiste Mathieu Brien..... 11

Première partie

Des murs de carton..... 12

Couloirs..... 17

Chambres..... 25

Salles de bain..... 45

Salons, cuisines, sous-sols, ateliers et autres théâtres..... 57

Dehors..... 73

Deuxième partie

Ateliers, tiroirs et autres lieux de création (abécédaire)..... 99

À propos de la microlecture (dans l'abécédaire):

Détail..... 108

Espace..... 115

Silence..... 148

Voix.....	153
Conclusion.....	157
Notes.....	162
Bibliographie.....	165

Présentation du point de vue

*J'ignore ce qu'est la poésie, d'où elle vient, où elle va, j'ignore jusqu'à son nom, son visage. Mais
je connais à en mourir son absence.*
Jacques Brault
Chemin faisant

J'éprouve la poésie d'une manière physique depuis l'enfance. Le bruit des souliers sur le marbre, les mouvements du bras de grand-maman lorsqu'elle nourrissait les oiseaux, ce givre étincelant sur une vitre, les champs de blé de Saint-Léandre dont la texture ressemble à un pelage de chien au vent, la voix rieuse de ma meilleure amie, le son des billes dans ses poches, la façon dont mes cousines portaient le seau d'eau d'érable à leur bouche. J'ai toujours été attentive au *grain* des choses, aux détails. Cette manière d'observer le monde ne m'a pas quittée.

Même si je ne sais pas exactement ce qu'est la poésie, ce genre littéraire est celui que je préfère. J'aime écrire et lire de la poésie. Louise Warren, Jacques Brault, Paul-Marie Lapointe, Paul Chanel Malenfant, Christine Richard, France Théoret, Louise Dupré sont des poètes qui m'inspirent. J'ai décidé de faire une maîtrise en création afin de me définir

comme poète, de trouver une voix, une ambiance, une forme, mais surtout pour arriver à mieux comprendre la poésie et ses motifs. Je crois que j'aime la poésie parce qu'elle est de l'ordre de la sensation.

La première partie de ce mémoire propose un recueil de poésie qui s'intitule *Des murs de carton*. Une femme se souvient des ambiances de couloirs, de chambres, de salles de bain, de bars, de l'extérieur. Elle est attentive aux sons créés par le monde qui l'habite, aux anecdotes quotidiennes, aux souvenirs. Les sons surgissent du jour, de la nuit, du fleuve, de la bouche, de la chambre, d'une machine, du feu, de la neige...

En écrivant ce recueil, je me suis intéressée aux mots pour ce qu'ils veulent dire, mais aussi pour leur forme, leur sonorité, leur aptitude à s'insérer dans un rythme et à s'unir avec d'autres mots. La forme minimaliste en vers libres a été choisie pour créer un effet de carte postale, de flash, d'insert, d'hallucination auditive. Le petit format nécessite un jeu précis avec les mots afin qu'il n'y ait rien de superflu. Ce travail d'économie et de jonglerie me contraint à rechercher l'essentiel.

Des sujets intimes et publics sont tour à tour présentés dans le recueil : relation amoureuse, cruauté envers les animaux, génocide, caresses, promenade sur la grève, réchauffement de la planète, chant, l'absence de grand-maman, etc. Le recueil est composé de cinq parties : *couloirs, chambres, salles de bain, salons, cuisines, sous-sols, ateliers et autres théâtres, dehors*. Certains sujets sont abordés dans plus d'une partie, d'une manière qui va de pair avec l'ambiance de la pièce qu'ils désignent.

La deuxième partie de ce mémoire consiste en un abécédaire intitulé *Ateliers, tiroirs et autres lieux de création*. Il s'agit d'un carnet de création qui renferme des notes, des réflexions, des anecdotes, des analyses, des observations, des rêveries, des citations et des souvenirs. Je réfléchis sur ma poétique par le biais de la création. J'écris mes vérités du moment, sous différentes formes, librement, comme dans un journal intime :

La liberté de composition, la diversité des contenus et des formes empruntés font du journal un lieu unique de passage, seuil entre intimité et communication, frontière entre monde intérieur et extérieur, seuil entre la vie et la pensée naissante. Aussi est-il pour certains un espace naturel de génération spontanée des formes brèves.¹

C'est ce *seuil entre intimité et communication* que je veux représenter dans mon carnet-abécédaire. J'examine ma poésie avec la même lunette d'observation que j'ai utilisée pour l'écrire. Ainsi, les origines, les clés de plusieurs poèmes sont présentées dans l'abécédaire, sortes de pièces à conviction. Plusieurs textes sont des proses poétiques qui témoignent du travail d'observation que j'ai effectué pour parvenir à écrire mes poèmes.

À l'intérieur de l'abécédaire, je désigne également des rapprochements entre ma poésie et celle d'autres poètes. Je fais principalement référence à Louise Warren, une poète que j'estime beaucoup et dont la poésie présente des points en commun avec la mienne. Plusieurs lettres de l'abécédaire sont consacrées à montrer la connivence thématique et formelle entre le recueil *Des murs de carton* et le recueil *La lumière, l'arbre, le trait* de Louise Warren. Une isotopie du son et de la quotidienneté se retrouve dans les deux recueils. Dans *La lumière, l'arbre, le trait*, les voix se changent, s'habillent, se transportent, surgissent des carafes, des lilas, des livres, de la poussière ou du vent. La

sonorité est aussi évoquée par la musique et par les bruits quotidiens auxquels s'attardent les narrateurs.

Au cours de mes études littéraires, j'ai découvert Jean-Pierre Richard, ses *Microlectures* et ses *Pages paysages*. Je me reconnais une parenté de pensée avec ce théoricien qui donne une valeur aux détails d'un texte, comme l'étoile chez Apollinaire ou les licornes chez Mallarmé : « La lecture n'y est plus de l'ordre d'un parcours, ni d'un survol : elle relève plutôt d'une insistance, d'une lenteur, d'un vœu de myopie. Elle fait confiance au détail, ce grain du texte. Elle restreint l'espace de son sol, ou, comme on dit en taumachie, de son terrain. »² Ainsi, les singularités trouvées dans un texte, la rondeur (chez Proust) d'une joue féminine par exemple, portent le nom de *paysage* pour Jean-Pierre Richard. Le paysage est la logique sensuelle du texte, sa façon de séduire le lecteur.

Une microlecture des recueils *Des murs de carton* et *La lumière, l'arbre, le trait* sera donc insérée dans l'abécédaire. Cette analyse servira à trouver les *motifs*, ces *mots actifs* selon Julia Kristeva, les *paysages* des deux recueils et de voir en quoi ils se font écho.



Le carnet-abécédaire renferme des textes achevés, inachevés, soutenus, moins soutenus, poétiques, anecdotiques, théoriques, réflexifs. Son manque d'homogénéité vient du fait que j'ai voulu construire un carnet d'accompagnement à la création qui témoigne, sans censure, avec spontanéité et sincérité, du processus de création d'un recueil de poésie.

Pour moi, cette façon de faire est conforme à l'aspect hasardeux de l'art. Après tout, « s'il n'y a que de l'ordre et de la rigueur dans un travail, le résultat ne sera qu'ordre et rigueur »³, affirme l'artiste multidisciplinaire Robert Lepage, qui fait confiance au chaos. Il ne faudrait pas que cette démarche soit perçue comme un acte paresseux. Il s'agit d'une expérience réflexive, d'un besoin de ne pas tout dire (comme dans un poème), du résultat de nombreuses contemplations.

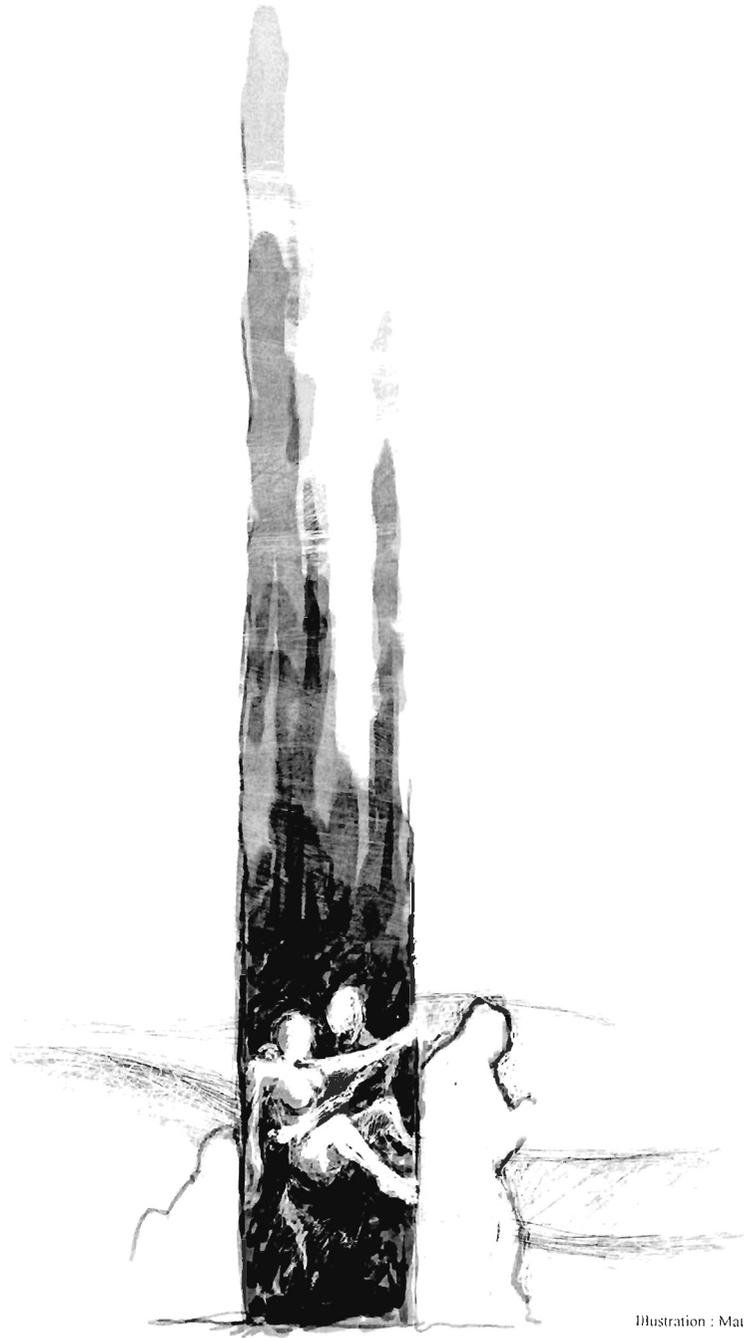


Illustration : Mathieu Brien

Des murs de carton

Première partie

*Dans ce dédale de trous
tu ne penses qu'au vert des feuilles
des barques, des maisons d'été
à un théâtre de carton
où silencieuse
tu couchais ta peine*

Louise Warren

Car la maison meurt où rien n'est ouvert

Saint-Denys Garneau

entends-tu ?

des voix
se faufilent
dans des murs
de carton

les murs ont des oreilles
les oreilles ont des murs

Couloirs

*Que pouvions-nous faire d'autre
que fermer la porte, ou la laisser entrouverte
ne pas répondre au téléphone, au corridor
accrocher mon manteau à côté du sien l'hiver
fermer les yeux et dire voici son manteau*

Louise Warren

il y a de l'espace
entre mes secrets
pour un éclair
au ralenti

quand ta voix traverse la pièce
encens sucré
je marche à sa rencontre et je l'inhale
pour faire sourire mon sang

entre dans ma maison
sous la mer

je te ferai boire
le retour des vagues

tu lances ta voix
dans le couloir

elle ricoche sur les murs
sort par la fenêtre
avec le fumet de nos beaux jours

la porte s'ouvre
sur un battement de cordes vocales
puis plus rien

la voix se fige
glaçon de gouttière
le manteau s'accroche
dans un bruit de laine esseulée

quand le chien entre dans la maison
en geignant
le nez humide

elle le caresse en lui jurant qu'un jour
elle le fera courir sans laisse

ta mort
n'a pas fait de bruit
droite et parfaite
dans les orages de juin

Chambres

*Ma chambre est un couloir qui veille
et ma tête écoute entre les barreaux*

Louise Warren

*Quand tu es près de moi
cette chambre n'a plus de parois,
mais des arbres oui, des arbres infinis*

Julio Rapetti, Renato Angiolini

*Seul avec l'ennui qui ne peut plus sortir
qu'on enferme avec soi
et qui se propage dans la chambre*

Saint-Denys Garneau

But sometimes, we remember our bedrooms and our parents bedrooms and the bedrooms of our friends

Arcade Fire

j'ai placé ma plus belle phrase
entre mes cuisses

prends ces mots
dans le creux de tes mains
lis-les à voix basse
achève notre poème
à ma place

ce poème
nous le réciterons ensemble
sous les draps

j'allumerai une bougie
puis je lirai doucement
à voix basse
pour que rien ne paraisse

ton corps est un livre
le plus beau des palimpsestes
je veux le garder
indemne du monde

your name is the only word I can say
dit la voix qui sort des haut-parleurs

je prends ton visage dans mes mains
je le caresse longtemps, en silence
et je chante
en te regardant droit dans le coeur

les lèvres tremblantes
je m'abandonne à l'allongement
de tes alphabets
que je porte sur moi
amulettes

arcanes amoureux
avoués dans le blanc

des idées obscènes
presque rouges
dans ta voix

quand tu passes devant ma garde-robe
que tes doigts cherchent l'envers des jupons

tes doigts heureux
des points d'exclamation
chantonnent dans mes cheveux
des promesses de constellations

c'est peut-être écrit dans le ciel

l'oiseau va sortir
il se nourrira du grain de ta peau

tu te sentiras radiographié

toi, nu
silencieux
démuni de masques

ravissant

tu dors
sur de rouges alphabets

restes de musiques
chaudes prières
burinées dans le creux de tes reins

mon ventre
seul globe terrestre
dont les territoires
sont envahis
par amour

je joue souvent
à si tu étais là
je tiens ton souvenir
dans la pauvreté de mes mains
un empilage de mots
que j'écoute un par un
comme la mer dans un coquillage

cette manière
tienne
d'être motus et bouche brodée
point par point

je m'allonge souvent, en silence
le sexe contre la nuit

j'imagine des chansons de jambes ouvertes

tu chantes en moi
jusqu'à l'aube sur nos paupières
jusqu'aux tempes zébrées de veines euphoriques

du lit
jusqu'à la porte
que des empreintes

heureux matins
de réveils *a cappella*

avec des mains de chien battu
il s'agrippe à elle
lui enfonce son sexe dans le cœur
et lui dit qu'il l'aime

à voix basse

je lui dis : « Stockhausen »
il me dit : « Qui ? »
il me dit : « Viens dans ma chambre »
je lui dis : « Quoi ? »

je veux être la figurine
allongée dans le tiroir
laisser le monde se défaire
dans le cri des couvertures

Salles de bain

*Comme une maladie lente
que l'on porte et que l'on berce
dans ses pas et ses vieux gilets
remplis de chaleur moite et de mouchoirs sales*

Louise Warren

Mon corps est un dernier réseau de tics amoureux

Gaston Miron

lorsque je pose ma main sur ta gorge
je sais que tu n'es pas malade

je sais que c'est là que macère l'inavouable

il suffit que je te dise *carpe diem*
pour que tes désirs se diluent dans ton sang
s'emparent de tout ton corps
et deviennent des gestes délicieux

cheveux
sur une brosse
savon
marqué par des ongles
magazine
ouvert à la page 24
confitures
séchées sur un pantalon vide

j'habite dans ton absence

je refuse d'être un palimpseste
je frotte ma peau
avec des chiffons rêches
longtemps, en silence
jusqu'au sang
pour que rien ne paraisse
pour ne pas devenir un *scrapbook*
rempli de photos de familles

réglés comme un métronome
mes rêves d'enfants coulent
le long de mes cuisses
tous les vingt-huit jours

je vomis souvent
à m'en ouvrir les veines
je lèche mes plaies
longtemps, en silence

je tire la chasse
lorsque ça sent
la grande fatigue des cimetières

l'homme qui a battu son chien
lave ses mains
réseaux-de-nerfs-sauvages
en évitant de se regarder dans la glace

comme un chien
je lèche
le sang qu'il reste
proprement
pour que rien ne paraisse
puis je ravale

les ecchymoses
je ne sais plus
entre ton visage et le mien

*objects
in mirror
are closer
then they appear*

la voix fend
sous la peau
le sang se dissimule
dans la nuit

plus envie de rire
hara-kiri

juste envie de sabrer le désespoir
regarder le ventre se drainer
agoniser jusqu'à baignoire comble

sur ma robe
plus de coton que de mal
de la salive à peine
comme une couleur soulagée

Salons, cuisines, sous-sols, ateliers et autres théâtres

Il n'y a plus de chemin. Ici ou ailleurs. On est fait, mon pauvre Personne.

Jacques Brault

*je fais semblant de rien
les mains à plat sur le comptoir
j'ai mis des gants pour le cadavre*

Tania Langlais

nos corps s'éprennent de l'onde
figures musquées de vapeurs bleues

le manitou
derrière les tables tournantes
donne le rythme aux amants

trafiquer
des biscuits chinois
pour leur faire raconter
des histoires croustillantes
pour leur faire réciter
des poèmes caramel
pour te convaincre de m'aimer

j'insère un dollar
dans la machine
ton sexe tombe
dans le creux de ma main
je le caresse
longtemps, en silence
pour que rien ne paraisse

la tête
sur le comptoir caramélisé
tu parviens à désirer la serveuse, d'un œil

de l'autre
tu vomis
tu ronfles
ton éthylique déchéance

finir tes angoisses
comme des bouteilles
faire cul sec
fermer les yeux
laisser mon sang improviser

tu hurles
du rouge et du bleu

tu serres
les cœurs
dans tes poings

les filles
qui t'ont aimé
gisent dans tes flaques
bouches cousues
dépossédées

j'ai ton coeur au poing
comme une rage

l'entends-tu ?
il bat encore entre mes doigts

(la peur)
chez un ciseleur de masques
je l'ai rencontrée

elle se faisait tailler des gabarits
pour mystifier

couché en boule
dans le sous-sol
humide
sombre
le chien battu
trouve le béton douillet

écrasé sur la vitre
mon cœur sèche
avec les insectes

au printemps
tombera ici
au pas de la porte

je laisserai le chien le manger

je dessine des phylactères
avec mon doigt
sur la fenêtre embuée
j'y encadre mon visage
en souriant
je m'offre aux passants malheureux

quand j'allume la radio
j'entends *génocide*, j'entends *attentat*
j'entends *abus de corps* et de *pouvoir*
j'entends *meurtre*, j'entends *pollution*

quand j'allume la radio
l'angoisse dévore le peu d'espoir

heureusement ta main dans la mienne
soleil de silence
me sauve de la cacophonie

Esther Mujawayo
porte le palimpseste du génocide

un manteau rouge, rêche et malodorant
made in Kigali

Dehors

Ce monde tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde.

Albert Camus

Regarde l'angoisse et la solitude : quand elles prennent cet air d'indifférence, il faut se méfier.

Jacques Brault

*Je plonge avec mes trois sacs :
Ma maison, mon garage
Et mon cabanon*

Yann Perreau

cet amour
je l'abandonnerai aux mollets des arbres
en silence
pour que rien ne paraisse

mais les fruits auront ton visage

je réchauffe un caillou
dans le creux de ma main
comme s'il s'agissait de ton cœur

les mains tendues au-dessus du fleuve
je souffle sur les cendres
pour que ta mort finisse

je t'imagine
suivre la trajectoire des navires
devenir globe-trotter

le fleuve rétrécit
entre les doigts de grand-maman
je repousse les bois morts
accrochés à ses mains à demi noyées
pour que rien ne paraisse

si tu peux entendre ma voix
traverse le pont
entre dans l'eau muette et glauque

le fleuve
est le plus grand palimpseste

il touille
il lave
il absorbe
les souffrances et les plaintes
de ceux qui se trempent
dans ses eaux

c'est un éclair au ralenti

j'attends
entre la pluie et le soleil des choses
une charte de sept joies

une arche me dessinant l'entrée dans ta voie lactée

-dis, maman,
les oiseaux pleurent-ils?
-non, mon enfant.
-ils étendent leurs peines
sur des bouts de pain
puis les avalent tout rond
en silence
espérant qu'elles fondent
dans leur estomac
comme de la bile au soleil

sentir l'amitié du vent
du bout des pieds

à sept ans et un arbre
dans la forêt de Saint-Léandre

ils creusent
avec leurs petites bottes colorées
des fosses poudreuses
un jeu de marelle
sans territoire
sans arrivée

un coffre à bijoux s'ouvre sur le trottoir
une ballerine sort
danse sur un plateau de craie

des empreintes de mes doigts d'enfant flottent
dans une flaque d'eau

premier baiser rouge
dans les tisanes de l'automne

étreinte éphémère
comme le blanc d'une pomme

sur l'île aux amours
la matière se révèle
jusqu'à l'aube sur nos paupières

havre poudré de pollen
où fleuriront des plantes inusitées

sur le fleuve
les couleurs se déshabillent

ton corps
dans le chenal
semblable à l'eau
laisse une traîne blanche
en s'éloignant

ses cheveux
auréolés autour de son visage
ses seins
corsetés d'algues et de lotus
ses pieds
palmés d'écume et de sel

elle nage
comme dans un tableau de Klimt

je te regarde
derrière la fenêtre
ne pas m'attendre pour dîner

j'imagine le son
de mon assiette vide
et des tristes spaghettis
que tu engloutis
avec beaucoup de parmesan
et peu de regrets

objects
in mirror
are closer
then they appear

je te récite cette phrase
amoureusement
en m'imaginant qu'elle s'adresse à nous
puis je descends de la voiture
et te laisse partir
vers ton bout du monde

quelques notes de xylophone
tombent de ma bouche
pour rompre les glaçons

dans la rue
un homme
bat son chien
devant sa fille

j'entends le bruit des blessures
je prends le chien et la fille dans mes bras
je lèche leurs plaies, longtemps, en silence

Esther Mujawayo
et amis tutsis

la barbarie coule
en flèches fraîches
sur les lignes de vos mains

des foules piégées
dans des murs de carton

matraquage silencieux
jusqu'au déchirement des siècles

dans un terrain vague
une camisole déchirée
sur laquelle il est écrit
silence is sexy

dans la rue enflée de voitures
je crie à qui ne veut pas l'entendre
que l'on pourrait changer le monde
dans un roulement de bicyclette

Ateliers, tiroirs et autres lieux de création

Deuxième partie

Andréa

En repensant à sa mort, il me vient en tête un air de *O Magnum*.



Je ne me souviens pas distinctement de sa voix, mais je garde en mémoire des impressions. Il me semble qu'elle était aiguë et rieuse. Je lui ai attribué un adjectif en secret : *roucoulante*.



Quand je déjeunais avec elle, grand-maman faisait une ou deux rôties de trop et nous les coupions en petits carrés. Nous allions ensuite dans le solarium, elle ouvrait une grande fenêtre, elle appelait les oiseaux et nous leur lancions les morceaux de pain. J'aimais regarder les carrés de pain virevolter dans les airs, puis tomber sur le sol ou dans le bec des oiseaux. Ce spectacle était pour moi un poème; je ne le savais pas encore, étant très jeune, mais je le sentais.



J'apportais une chaise près de la cuisinière, j'y montais et je la regardais verser la pâte à crêpes dans une poêle en fonte. Grand-maman faisait des crêpes en forme de tortue. Lorsque la crêpe était dorée et que son pourtour était bien croustillant, elle la servait avec du sucre brun et de la crème ou du sirop d'érable. Aujourd'hui, lorsque je fais des crêpes, j'ai l'impression d'être avec elle et de sentir sa cuisine sucrée.

Arme

Notre seule arme de résistance, c'est la poésie
Franco Dragone

Arcade Fire

Sans la musique de ce groupe, ce mémoire n'existerait pas. Véritable coup de foudre.

Ateliers

Je me sens toujours dans l'atelier. Je suis continuellement travaillée
Louise Warren
Bleu de Delft, Archives de solitude

Atelier : le mot lui-même crée. On ne peut pas lire ou prononcer ce mot sans qu'il provoque dans notre tête un flot d'images.



Le premier atelier que j'ai visité est celui d'Anne-Marie. Des couleurs recouvrent ma pensée lorsque je prononce son prénom. Anne-Marie était le professeur d'arts plastiques de mon école primaire. Son atelier, notre atelier devrais-je dire, renfermait deux pièces : une pièce où se trouvaient des tables et des tabourets pour créer et une autre où le matériel de création était rangé. Lorsque c'était mon tour d'aider Anne-Marie à ranger le matériel, je déposais chaque récipient de peinture, chaque flacon d'encre, chaque poignée de pinceaux avec la plus grande délicatesse, comme si l'on m'avait mis un nouveau-né dans les bras, comme si l'on m'avait confié la garde d'une boutique de cristaux. Les crayons, la peinture, les bâtons de pastel, le papier ou l'encre de Chine étaient tous des objets sacrés. De me retrouver au centre de la salle de rangement était pour moi un moment précieux, un moment où je me sentais parfaitement bien. J'imaginais que les grands peintres comme Picasso et Dali disposaient d'un atelier comme le nôtre dans lequel ils gardaient des milliers de pots de peinture, des centaines de toiles et plusieurs objets hétéroclites.



J'aime que les tables d'atelier portent des marques de création. Des couches de peinture superposées, des écorchures, des bouts de phrases ou des lettres gravées, des résidus de gomme à effacer. Table-palimpseste. Table-témoin-de-la-création. Table-œuvre-d'art. *Table-ready-made.*

Bibliothèque

*Bibliothèque. Celle que je transporte partout, dans mes textes y compris
- quelqu'un me le reprochera un jour -, car mon écriture ne prend son élan
que portée par des pensées et des images murmurantes*
Denise Desautels
Ce désir toujours

Dans mon salon, deux bibliothèques. Une grande et une petite. J'ai hérité de la grande. Elle appartenait à grand-papa qui aimait beaucoup lire. Enfant, quand je lui rendais visite, je passais toujours devant sa bibliothèque et je longuais les couvertures de livres avec mon index. J'arrêtais de marcher avant d'arriver au bout du meuble et je prenais le livre sur lequel mon doigt était posé. Je tombais souvent sur des encyclopédies médicales ou d'histoire. Comme je ne savais pas encore lire, je regardais les images. Des photographies de maladies de toutes sortes, parfois dégoûtantes, ou de pays lointains, souvent magnifiques. J'ai longtemps joué à ce jeu de hasard. Lorsque j'ai eu envie d'autre chose, j'ai joué à la bibliothèque ou à la librairie. J'ai l'impression que cette grande bibliothèque fait partie de ma vie depuis toujours et qu'elle n'en sortira jamais. Il s'agit du seul meuble auquel je suis vraiment attachée.



Il ne reste maintenant que quelques livres de grand-papa dans la grande bibliothèque. Une collection de Jules Verne et quelques livres d'histoire. Les autres livres ont été distribués dans la famille. La grande bibliothèque me ressemble, maintenant. Dictionnaires de

langues, atlas, livres d'art, livres d'histoire, encyclopédie des aliments, livres de musique et de photographie, romans de toutes les époques, bédés, essais et notes de cours sont entassés pêle-mêle sur les tablettes. J'ai besoin de variété. Je suis curieuse et j'aime en apprendre un peu sur tout.



Ma petite bibliothèque est remplie de livres qui m'ont inspirée dans la vie et pour la rédaction de ce mémoire. Plusieurs recueils et revues de poésie, quelques essais et livres d'art. Ces documents ont fait de moi un palimpseste. J'ai dans la tête et dans le coeur, superposés, *Bleu de Delft*, *Archives de solitude* et *La lumière, l'arbre, le trait* de Louise Warren, *Douze bêtes aux chemises de l'homme* de Tania Langlais, *Il n'y a plus de chemin* de Jacques Brault, *Les algues sanguine* de Christine Richard et *Le vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe. Ces livres, j'aurais voulu les écrire. Je me reconnais un peu en chacun d'eux. Ils ne sont jamais loin. Dans ma petite bibliothèque, sur ma table de travail, dans ma sacoche, dans une poche de manteau, sur la table de chevet, sur le bord du bain, à côté d'une bougie. Au besoin, j'ouvre un de ces livres et j'en lis un passage pour me reconforter. Lorsque je lis un recueil de poésie qui me touche, j'ai l'impression que son auteur est mon ami. Je ne suis plus seule.

Blogue, etc.

*Le blogue serait-il une forme théâtrale?
D'ailleurs, ne compare-t-on pas cette plate-forme à une boîte à savon supersonique?*
Nicolas Dickner

Plusieurs poètes contemporains ont délaissé leurs plumes et leurs crayons pour un clavier d'ordinateur. Ils écrivent des poèmes en format électronique et les mettent en ligne sur Internet, la plupart du temps sur leur blogue, un journal de bord virtuel. Les écrivains y publient des créations, des réflexions sur l'écriture, des anecdotes ou des images inspirantes et y présentent des extraits audio ou vidéo de performances artistiques.

Le blogue est le véhicule *supersonique* du poème. Un texte peut faire le tour de la planète en une seule journée grâce à ce journal en ligne. L'Internet est un média qui convient bien à la poésie parce que ses utilisateurs souhaitent lire des textes brefs. Le blogue permet de plus au poète d'échanger avec ses lecteurs. Des discussions intéressantes sur la création ont souvent lieu.

Il est maintenant possible d'écouter de la poésie sur un *iPod*. Entre deux chansons téléchargées, on peut écouter un extrait audio d'un spectacle de poésie. Le poète Tony Tremblay et le romancier Nicolas Dickner ont réfléchi sur l'alliance de la littérature et de la technologie sur le blogue de ce dernier. Voici ce que pense Tony Tremblay de la poésie sur le *iPod* :

Je suis plutôt d'accord pour que les poètes qui le désirent prennent d'assaut toutes les plates-formes qui se prêtent à leur art. Moi-même sur mon site web (www.dieudiesel.com) j'ai commencé à produire des capsules baladodiffusées, extraits de spectacles de poésie qui ne demandaient qu'à sortir au grand jour. Je ne dis pas que tous les poètes devraient ou doivent le faire, mais il n'en demeure pas moins que les nouvelles plates-formes de diffusion (blogue, balado, etc.) sont pour

moi très importantes, pour mon travail d'écrivain, de performeur. Je dirais même que pour moi, c'est plus important (en termes de rayonnement) que l'imprimé.⁴

À la suite de ce commentaire, Nicolas Dickner tente d'expliquer pourquoi le rayonnement électronique serait plus important pour un écrivain comme Tony Tremblay que le rayonnement imprimé :

Le livre traditionnel a tendance à s'enraciner. Le support électronique, en revanche, présente une capacité de dispersion quasi organique. Le poème, forme généralement brève, se prête mieux à la lecture sur écran que le roman. On imagine moins bien un romancier préférer le blogue au bouquin.

Le livre est un objet stable, immuable. Le support électronique, en revanche, peut prendre plusieurs formes. Tremblay souligne la possibilité de diffuser des enregistrements audio ou vidéo. Question : le Web serait-il, en fin de compte, plus proche de la scène que du médium imprimé? Le blogue serait-il une forme théâtrale? D'ailleurs, ne compare-t-on pas cette plate-forme à une boîte à savon supersonique?⁵

Pour ma part, je suis une créatrice ouverte aux nouvelles technologies, comme Tony Tremblay. J'imagine des poèmes sur des écrans d'ordinateur aux quatre coins du monde, dans des livres-disques, dans des *iPod*, sur les tableaux électroniques des gares. Je rêve d'être bombardée de poésie plutôt que de publicités. Entendre et voir de la poésie sur le chemin du travail, me laisser imprégner par elle, l'air pur, le soleil et les passants.

Chairesprit

Lorsque je lis ce mot, j'imagine la fusion des lettres.

Communion

« Rien ne nous empêche de lire la poésie entre les lumières et les ombres des toiles d'un Rembrandt, d'un Delacroix, d'un Van Gogh »⁶, écrit Paul Wyczynski. J'aime cette idée de communion des arts. J'ai besoin d'être stimulée par toutes les formes d'art pour écrire de la poésie. Dans la pièce où j'écris, on trouve des disques, des toiles, des livres, des photographies, des cassettes vidéo de mes films préférés, des dépliants de pièces de théâtre et un vitrail dans la fenêtre.

Couleur

Le bleu ne fait pas de bruit
Jean-Michel Maulpoix

Toutes mes chambres sont bleues.

Désir

Le langage est une peau : je frotte mon langage contre l'autre. C'est comme si j'avais des mots en guise de doigts, ou des doigts au bout de mes mots. Mon langage tremble de désir.

Roland Barthes
Fragments d'un discours amoureux

Écrire est une affaire de manque, de vide, de perte et d'attente. C'est une manière de réaliser ses rêves, de régler ou de dérégler l'ordre des choses, de combler ses désirs. La

création se nourrit de l'invisible, du silence, de pulsions. Le désir se transforme en écriture et l'écriture en devient l'objet, le signe.

Si j'étais enfermée dans une pièce, sans lumière naturelle, sans musique, loin des gens que j'aime, sans couleur, je serais plus productive parce que j'aurais besoin de me sauver et l'écriture serait un des seuls moyens de le faire (celui que je préfère, du moins). Ma liberté passerait par l'écriture. Jacques Brel a déjà dit quelque part, à la radio, que le talent, c'est d'avoir envie de faire quelque chose. Voilà. Le désir provoque la volonté de créer. Le désir est le carburant du créateur. Il lui permet de se rapprocher de l'objet convoité.

Le désir est aussi incertitude et chaos. Au cours d'une entrevue qu'il a accordée à Stéphan Bureau pour la série documentaire *Contact, l'encyclopédie de la création*, Robert Lepage, comédien, auteur, metteur en scène et cinéaste, a affirmé qu'il apprécie particulièrement les états d'incertitude, de désorganisation et de chaos pour créer : « J'aime le chaos. J'aime l'insécurité, l'incertitude, le manque de structure. J'adore la désorganisation. C'est là-dedans que les choses les plus intéressantes poussent. »⁷ Je suis du même avis. Pour créer, j'ai besoin de mettre en danger, de sortir de ma zone de confort, de m'attirer moi-même dans un guet-apens.

Détail

Jean-Pierre Richard, dans ses *Microlectures*, se réclame de la validité du détail : « La lecture n'y est plus de l'ordre d'un parcours, ni d'un survol : elle relève plutôt d'une insistance, d'une lenteur, d'un vœu de myopie. Elle fait confiance au détail, ce grain du texte. »⁸ L'observation de motifs spécifiques permet de trouver les lignes de force d'un univers poétique.

La microlecture est une méthode d'analyse qui convient bien à la poésie. En ouvrant un recueil de poèmes avec la lunette d'observation de Jean-Pierre Richard, il suffit d'être attentif à la *logique sensuelle* du texte, d'observer comment le texte s'y prend pour charmer le *corps lisant*, pour induire un *désir multiple*. Cette grille sensorielle est appelée *paysage*. Le paysage, c'est *la rondeur d'une joue féminine* chez Proust, la voix changeante de mon recueil *Des murs de carton* et de celui de Louise Warren, *La lumière, l'arbre, le trait*.

Le paysage éveille les sens : c'est ce qui se voit, ce qui s'entend, ce qui se touche, ce qui se flaire... Il ne se sépare pas d'une exposition libidinale : « le parti des choses même réclame, comme ne cesse de le redire et de le prouver Francis Ponge, un parti pris des mots. »⁹

La microlecture implique de regarder comment les acquis d'une poésie viennent s'articuler à ceux d'une lecture par thèmes et motifs : « Comment, pourquoi un motif

poétique choisit-il de muer à travers une suite d'œuvres ? »¹⁰. Il est aussi possible de faire l'exercice avec un seul livre. Il s'agit de trouver de quelle manière un objet obsessionnel, comme la lumière ou la voix dans *La lumière, l'arbre, le trait*, s'inscrit dans l'histoire du recueil.

Pour Jean-Pierre Richard, l'écriture constitue un mélange de sublimation et de déviance, une manière de lier la pulsion en risquant toujours la déliaison : « Cette ambiguïté, il m'a paru qu'elle ne pouvait être véritablement saisie que dans le tramé le plus étroit et le plus menu de l'existence textuelle, dans l'extrême détail qui la constitue, justement, comme texture. »¹¹ Chaque morceau de texte est regardé à travers ses niveaux possibles d'expression, dans l'ordre de sa modification successive, dans la poussée qui le fait s'engendrer lui-même sous l'œil de la lecture.

« Si écrire, c'est toujours continuer à écrire, il me fallait tenter, chose peu faite jusqu'ici, de ressaisir les fils (littéraires, sémantiques, pulsionnels) de cette continuité même. »¹² S'engager dans une analyse séquentielle. Découper des petits espaces de texte pour en faire une suite de scènes qui possèdent chacune une homogénéité. Toutefois, chaque scène peut constituer une répétition et une transformation de la précédente. Le texte semble se dérouler sur un certain nombre de positions thématiques, formelles ou passionnelles. Il faut déceler les forces génératrices d'une forme et de sa rupture.



J'aime examiner les détails, les obsessions des poèmes, et voir comment ils se comportent dans le recueil. Y a-t-il répétition, redondance, réduplication ? Que font comprendre ces insinuations ? Quels grands thèmes font-elles émerger ? Ces thèmes ont-ils un lien entre eux qui permettrait la formation d'isotopies ?



Le recueil de poèmes obéit à la même structure qu'une constellation. Il faut trouver les réseaux de poussières d'étoiles qui mèneront à l'étoile-mère.



Deux recueils, un point de départ : les sons. Dans *La lumière, l'arbre, le trait*, de Louise Warren, le bruit de la glace cassée concassée, le cliquetis des chaînettes, le bruit de l'été, des coups de talon, une musique de pluie et de fenêtres ou la voix de la mère. Dans mon recueil *Des murs de carton*, la voix sort des haut-parleurs, on entend le son de l'assiette vide, quelques notes de xylophone, le bruit des blessures. Sons de maison, de rues et de forêts, mais aussi sons produits par la voix. Le silence, par opposition.

À l'intérieur des deux recueils, les ondes de ces sons mènent à d'autres thèmes : l'espace, le quotidien, l'expression et le silence. Les personnages passent beaucoup de temps dans la maison. Ils sortent aussi dehors pour voir et entendre ce qui se passe dans la rue, dans la forêt, dans les champs, sur la grève, sur la véranda. Ils sont attentifs aux bruits du quotidien comme la nappe qui se déploie, la radio, les battements de paupières, la rue

enflée de voitures. Ils prennent parfois la parole ou ils se taisent pour écouter la voix des autres ou les bruits ambiants.

Écrire

Je suis lente. Tant de vers, tant de poèmes se disputent dans ma tête sans jamais pouvoir en sortir. J'éprouve des poèmes plus que j'en écris. « J'étais là, en face d'un poème. Je l'éprouvais d'une manière physique. Dans le vocabulaire de la création, on parle d'expérience limite, de vide, de matière. Ces mots-là, je les vivais à l'intérieur de mon corps »¹³, écrit d'ailleurs Louise Warren. Je rêve de radiographier l'intérieur de ma tête et de le mettre en exposition. Là, on pourrait avoir accès à la matière poétique brute que je porte en moi.

L'écriture dénature parfois mes idées et mes images poétiques. De la même manière, un film n'est jamais le résultat de ce que l'on imaginait en écrivant le synopsis. Dans ce cas-là, plusieurs personnes interviennent dans la création. Peut-être reformuler) Lorsque l'on écrit de la poésie, le monde extérieur intervient comme source d'inspiration. Le reste appartient au poète. Il faut être seul pour écrire de la poésie. C'est un acte intime.

Écrire de la poésie, n'est-ce pas tenter de communiquer l'impossible ? Le poète aspire à faire communier le lecteur avec la détresse, l'émerveillement ou l'exaltation qui vibre en lui. Selon Anne Hébert, « Écrire un poème c'est tenter de faire venir au grand jour quelque chose qui est caché. Un peu comme une source souterraine qu'il s'agirait

d'appréhender dans le silence de la terre. Le poète est une sorte de sourcier, sans baguette de coudrier, ni aucune baguette magique, qui se contente d'être attentif (à la pointe extrême de l'attention), au cheminement le plus lointain d'une source vive. »¹⁴

En revanche, la poésie a un caractère ludique qui permet au poète de renouveler le langage, d'inventer aux mots une nouvelle vie : « L'effort du poète consiste à produire une texture imprévisible de mots. Le sens du poème est de renouveler la matière textuelle, comme si le langage jaillissait lumineux et vierge de la source primordiale »¹⁵, explique Fernand Ouellette.



Écrire est un acte pauvre et riche : il nécessite peu de moyens, mais il demande un dépassement de soi.

Esther

*Or je ne sais pas je ne sais plus s'il faut parler ou
me taire laisser les eaux couler ou me rouler en elles
m'oublier dans l'instant qui tourne le coin de la rue
ou m'habiter jusqu'à l'os jusqu'au cri*
Jacques Brault
Extrait de *Visitation*

À l'époque où Christiane Charette animait *Christiane Charette en direct* à la télévision, elle a reçu Esther Mujawayo, une Tutsie rescapée du génocide rwandais. Esther a parlé de

la façon dont elle s'y prend pour continuer à vivre même si les siens ont été tués, exterminés, tués, anéantis sans qu'elle ne puisse rien pour eux. Du plus loin que je me souviens, c'est la première fois que j'ai pleuré à chaudes larmes en regardant une entrevue à la télévision. La force de cette femme, sa capacité de résilience me bouleversent complètement. Dans le livre *Survivantes*, un document-témoignage qu'elle a écrit avec la journaliste Souâd Belhaddad, elle a confié :

À un moment précis, j'ai pensé : « Si tu veux survivre, Esther, tu dois réaliser et regarder ce que tu as gardé plutôt que ce que tu as perdu. » Je me souviens que j'avais fait la liste de tout le monde, des très proches, et j'écrivais, j'écrivais le nom des absents, exterminés... Et là, quand tu dépasses la centaine de personnes – je n'allais pas chercher loin dans mes connaissances, j'inclusais des proches pour qui, en temps normal, j'aurais pris un jour de congé pour me rendre à leur enterrement – là, quand tu dépasses la centaine de personnes..., tu, tu... je devenais dingue.¹⁶

En entendant parler Esther à la télévision, une onde froide a parcouru mon corps. Je sais que ce malaise n'est rien à côté de ce qu'elle vit. Mais à force d'accumuler ces informations sur le monde, d'une tristesse infinie, à chaque jour, on finit quand même par avoir mal. Pour arriver à supporter ce monde que je ne peux pas changer, j'écris de la poésie.

Étrangeté

À un certain moment de ma vie, j'ai été fascinée par *La femme gauchère* de Peter Handke. J'admirais le protagoniste pour son caractère flegmatique et énigmatique. Je trouvais une force en lui alors que d'autres le jugeaient faible. Ce roman raconte l'histoire d'une femme (Marianne) qui décide de quitter son mari (Bruno) sans raison, sous le coup

d'une illumination dont elle ne parlera jamais. Elle demande à son mari de partir de la maison, d'aller vivre ailleurs pour un temps indéterminé, car elle a pris la décision de vivre seule avec son fils :

« Oui, c'est ça, Bruno, va-t'en. Laisse-moi seule. » Après quelque temps Bruno hocha la tête, longuement, leva les bras à mi-hauteur et demanda : « Pour toujours? » La femme : « Je ne sais pas, seulement tu t'en vas et tu me laisses seule. » Ils se turent. Puis Bruno sourit et dit : « Mais d'abord je remonte à l'hôtel et je bois une tasse de café. »¹⁷

C'est comme si la femme était consciente de son statut de personnage de même que de la lecture du texte dans lequel elle figure et qu'elle se disait : « Si je vous livre des explications, où sera le mystère? » Le lecteur a tendance à réécrire les conversations : il les voit comme des indices de la crise du personnage féminin. Les agencements discursifs de plusieurs extraits contribuent à produire cette inférence ou interférence : le nom *femme* pour désigner Marianne donne l'impression que cette dernière n'est plus elle-même et que l'absence de son prénom dans le texte le prouve. Le langage adopte le même caractère que la femme. Il laisse des blancs. C'est ce qui me charme tant de ce roman.

On trouve dans la poésie cette même étrangeté, ce même mystère. Le poème laisse des blancs que le lecteur peut décider ou non de remplir.

Espace

La lumière, l'arbre, le trait. Trois éléments bienfaiteurs et salvateurs. La lumière qui sort de l'obscurité, l'arbre qui fait respirer les choses, le trait qui permet de se tenir en équilibre. Trois éléments dans le sac à dos des narrateurs qui explorent, revisitent,

contemplant ou fréquentent différents lieux. Le recueil *La lumière, l'arbre, le trait* s'ouvre avec le départ de la femme, *drapée de lumière et chargée d'oubli*. L'homme la regarde partir. Il sait qu'elle part en pensant aux *maisons d'été* et à ce *théâtre de carton* où elle couchait sa peine. Des lieux fragiles qui ne résistent pas au temps et aux intempéries. Des lieux de moments éphémères et de passages. Il la regarde partir, jusqu'à ce qu'elle ne devienne qu'un trait qui se confond avec l'horizon, puis il rentre à la maison.

La chambre est la pièce maîtresse du recueil. Elle est *un couloir qui veille*, une boîte aux parois réconfortantes, un endroit calme qui peut être ensoleillé ou sombre, une représentation de l'homme ou de la femme :

Quand j'ai quitté ma chambre
quand je me suis détachée de moi
il n'y avait que cette clarté
cet amour limpide
j'ai tout recommencé
tout¹⁸

Les âmes sont habitées par la chambre au point de s'y confondre et de l'incarner : «Il m'arrive de regarder/ma main/comme une porte qui s'ouvre/et se referme derrière moi»¹⁹.

La chambre est cette pièce qui suit l'évolution de celui qui l'habite, tout en demeurant stable comme un *trait* ou comme un *arbre* solide.

La chambre est aussi un endroit ouvert où *les manteaux sur le lit se détendent*, où *les parfums emplissent l'air*, où la *chaleur*, la *lumière*, l'*arbre* et le *brouillard* entrent. On

peut la quitter, on peut y revenir, elle reste là, pleine de *lumière*, forte et rassurante. Elle peut devenir sombre, mais elle n'est jamais dans une totale obscurité.

À côté de la chambre, l'*escalier*, le *corridor* et le *couloir*, autres lieux de passage, de transition et de *solitude pure* :

j'entre
traverse une allée fluide
des portes de verre glissent
monte et descends de longs escaliers
jusqu'au boudoir, au salon, à d'étroites cuisines
à des couloirs de feutre²⁰

L'homme et la femme longent les murs pour se rendre de pièce en pièce ou pour aller dans les *rues*, dans les *parcs*. Le couloir est un pont entre le monde intérieur et extérieur, et dans le recueil de Louise Warren, il n'est pas inquiétant. On peut y circuler sans crainte.

Les personnages se promènent aussi *au fond de la cuisine sombre, jamais loin des boîtes, des livres de ce bureau* ou dans le *salon qui brille*. Dehors, il y a des *parcs*, des *rues*, la *forêt*.

Dans la maison ou dehors, les sons ne sont pas d'une grande intensité. Pas de grands cris, de tohu-bohu ou d'explosion. Quelques *coups de talon* et des *cliquetis* de *chaînettes*, rien de plus. La plupart du temps, les sons ont une connotation positive dans le recueil de Louise Warren : *ce soir à la radio, ma seule compagnie, le bruit de l'été m'éloigne des*

plaies, le livre que j'ai ouvert protège mon silence et mon bruit, musique de pluie et de fenêtres.



Ouvrir le recueil *Des murs de carton*, c'est entrer dans une maison, une ville ou une société. Les maisons changent selon les points de vue : elles peuvent être rassurantes comme la demeure de *La lumière, l'arbre, le trait*, mais elles sont aussi des endroits d'inquiétude et de douleur. Ces maisons semblent aussi fragiles que le *théâtre de carton* de Louise Warren. On a l'impression qu'il suffit que la narratrice dise *carpe diem* pour que le carton cède et que les maisons n'aient plus de parois. Les murs sont si minces que l'on peut entendre des *voix qui se faufilent*, le *silence*, le *son de l'assiette vide*, le *bruit des blessures* : les murs ont des oreilles/les oreilles ont des murs. Bien qu'ils soient fragiles, les murs peuvent servir à piéger :

des foules piégées
dans des murs de carton

matraquage silencieux
jusqu'au déchirement des siècles²¹

Ce poème témoigne d'une incapacité à évaluer et à comprendre l'espace. Les foules ne s'aperçoivent pas qu'elles touchent de près à la liberté. Elles croient qu'elles sont devant des murs de béton alors que ce ne sont que des murs de carton.

Plusieurs pièces sont présentées dans le recueil. Des espaces intimes, comme la chambre, la salle de bain, l'atelier, et des lieux de passage et de rencontre, comme le couloir, le salon, la cuisine ou le monde extérieur. La narratrice se déplace dans une ou plusieurs maisons, elle raconte ce qu'elle vit ou ce qu'elle voit, de l'intérieur et de l'extérieur.

La porte s'ouvre sur le couloir, passage pour la *voix* et les *secrets*. Dans *Des murs de carton*, le couloir est le lieu où les secrets de la narratrice et la voix de l'amoureux bougent pour changer d'intention ou pour s'enfuir. C'est aussi l'endroit où l'on se retrouve seul avec sa douleur après avoir fermé la porte d'entrée.

La chambre. Le lieu où se chuchotent les plus beaux mots d'amour, un espace d'abandon, de repos, où les personnages sont *démunis de masques, ravissants* :

your name is the only word I can say
dit la voix qui sort des haut-parleurs

je prends ton visage dans mes mains
je le caresse longtemps, en silence
et je chante
en te regardant droit dans le cœur²²

La narratrice, dans la chambre, est une amoureuse calme et douce. Elle exprime son amour avec tendresse.

La chambre est aussi une pièce où l'on se couche en silence, en l'absence de l'autre. Il s'agit là d'un espace de douce tristesse, d'espoir et de rêverie. Par la fenêtre de sa

chambre, la narratrice peut voir d'autres chambres comme celle de la fille de l'homme qui a battu son chien. La chambre se déchire alors comme l'hymen de la fillette.

La salle de bain, où la narratrice est nue devant la glace, est un lieu de malaise, d'amertume, d'angoisse et de désespoir. Salle de bain. Homophone de *sale*. Hasard nécessaire. En ouvrant la porte de cette pièce, on découvre que la narratrice et ceux qu'elle observe sont tachés par un vécu troublant et souffrent profondément :

plus envie de rire
hara-kiri

juste envie de sabrer le désespoir
regarder le ventre se drainer
agoniser jusqu'à baignoire comble²³

Les personnages se réfugient dans la salle de bain pour vomir ou pour tenter de laver toutes les parties d'eux-mêmes qui ont mal. Dans le recueil, cette pièce est le lieu de la vérité, de la confrontation avec soi-même, car la tête au-dessus du bol de toilette, on ne peut plus mentir.

Les salons, cuisines, sous-sols et ateliers sont des théâtres de carton. Dans les sous-sols, l'ambiance est superficielle. On y boit, on y danse, on y fait l'amour sans s'aimer. C'est un lieu de trafic de sentiments, de chimères et de désabusement:

j'insère un dollar
dans la machine
ton sexe tombe
dans le creux de ma main

je le caresse
longtemps, en silence
pour que rien ne paraisse²⁴

Sous-sol. *Underground*. Ce qui existe, mais qui est caché. Ce poème décrit bien l'époque dans laquelle vit la narratrice : hypersexualisation, peur de l'engagement, solitude.

Dans cette section du recueil se trouve d'ailleurs un champ sémantique du mal et du faux : *trafiquer, j'insère un dollar/dans la machine/ton sexe tombe/dans le creux de ma main, éthylique déchéance, angoisses, bouteilles, dépossédées, j'ai ton cœur au poing, mon cœur sèche, abus de corps et de pouvoir, meurtre, génocide, attentat*. Qu'elle soit dans le salon devant le téléviseur, à côté de la radio dans la cuisine, dans un sous-sol ou dans un bar, la narratrice est confrontée au mal.

Après avoir fait le tour des pièces, la femme va dehors. Le vent, le *fleuve*, les *arbres*, le *soleil*, la *voie lactée*, la *forêt* purifient ses pensées :

le fleuve
est le plus grand palimpseste

il touille
il lave
il absorbe
les souffrances et les plaintes
de ceux qui se trempent
dans ses eaux²⁵

Les éléments de la nature, le fleuve en particulier, apportent un peu de réconfort à la narratrice, pour qui le monde n'est pas supportable. Même s'il peut être barbare,

inquiétant et pollué, le monde extérieur est avant tout un lieu de recueillement pour la femme. Dehors, c'est dans la nature, mais c'est aussi hors de soi.



Dans *La lumière, l'arbre, le trait* et dans *Des murs de carton*, l'intimité est importante au point de constituer une isotopie. Les narrateurs des deux recueils nous font entrer dans des maisons, racontent par bribes leur quotidien ou celui des autres, nous confient des secrets et des souvenirs, expriment des sentiments. Le lecteur a l'impression de lire le journal intime d'un vieil ami.

Farine

Je commence par l'effleurer du bout des doigts, histoire de me chatouiller un peu. J'insère ensuite ma main dans le sac, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement recouverte. Là, je bouge doucement les doigts afin que la poudre se déplace et qu'elle caresse ma peau. J'en prends ensuite une pincée entre mon pouce et mon index et je la laisse tomber dans le sac, pincée par pincée, fascinée par sa blancheur immaculée. Je rêve d'un lit de farine soyeuse sur lequel je pourrais me rouler et purifier mes pensées.

Fatigue

*Fatigué, fatigué
Fatigué de parler. Fatigué de me taire
Quand on blesse un enfant, quand on viole sa mère*

Quand la moitié du monde en assassine un tiers
Fatigué, fatigué
Renaud Séchan
Fatigué, The meilleur of Renaud (1985-1995)

Car dans la peine, dans cet imaginaire frappé si fortement,
on ressent davantage le chaos, on se sent égaré à l'intérieur de lui,
tant notre impuissance est innommable
Louise Warren
Objets du monde, Archives du vivant

Je veux écrire cela... l'impossibilité justement, l'absence de certitude uniforme,
de dogme. Ni vide ni trou. Ambiguïté, imbroglio, faille, à tout coup blessure.
Écrire ce qui souffre et fait souffrir, de temps à autre s'en va, échappe
Denise Desautels
Ce désir toujours

Le 13 septembre 2006 à 12 h 41, une autre tuerie. Kimveer Gill prend d'assaut le Collège Dawson à Montréal. Il blesse 19 personnes, en tue une et se suicide ensuite. Le Darfour, au Soudan, est en proie à une guerre civile qui a fait 300 000 morts et 2,5 millions de déplacés depuis 2003. Il y a risque de génocide. Le réchauffement climatique provoqué par les humains cause des torts irréparables à la planète, mais la majorité des individus n'adoptent pas un comportement écologique.

Je suis fatiguée.

Du point de vue de la création, la crise est essentielle, dit Louise Warren. Ce monde tel qu'il est donne de plus en plus d'occasions et de raisons d'être en crise.

La grande fatigue

je vomis souvent
à m'en ouvrir les veines
je lèche mes plaies
longtemps
en silence

je tire la chasse
lorsque ça sent
la grande fatigue des cimetières

je vomis souvent
comme une longue plainte

je crache
du CO₂
des bills de 20 bills
des cancers généralisés
des victimes de génocide
je crache
des implants mammaires
des heures supplémentaires
des OGM
des martyrs
je crache
des overdoses
de l'abus de pouvoir
du smog
des cours à scrap
je crache
des paroles en l'air
des pédophiles
des attentats
des bulletins de nouvelles
je crache
du fast-food
des bombes
des psychoses
des travailleurs exploités
je crache
du botox
des pluies acides
des vieillards abandonnés
des sans-abri
je crache
des préjugés

des pesticides
des revolvers
des politiciens
je crache
des menteries
des liposuccions
des suicidés
des catastrophes
je crache
des mauvaises décisions
des viols
des inégalités
de la stupidité
je crache
des meurtres
du racisme
des cours d'eau contaminés
de l'indifférence
je crache
de la fraude
de la pauvreté
des gourous
des maladies dégénératives
je crache
du gaspillage
de la solitude
des insultes
du trafic d'organes
je crache
des guerres
des kidnappings
de l'inconscience
des profiteurs
je crache
du rejet
des orphelins
des accidentés
du stress
je crache
des famines
des dépressions
des mal-aimés
des sacs en plastique
je crache
du pétrole
de la convergence

de la télé-réalité
des culs-de-sac

je crache
je vomis
jusqu'au sang dans la gorge

je tire la chasse
lorsque ça sent
la grande fatigue des cimetières

puis je lèche le sang qu'il reste
proprement
comme un chien
pour que rien ne paraisse
et je ravale

Femme (s)

Laure Waridel, France Théoret, Françoise David, Marie-France Bazzo, Lise Bissonnette,
Esther Mujawayo, Julie Payette, Louise Warren, Madeleine Gagnon, Léa Pool, Isabelle
Blais, Renée Claude

Feu

La luminosité d'un feu de camp ajoute à la beauté du monde.

Gagné

J'aurais préféré un nom de famille plus poétique. Rilke. Prévert. Warren.

Habiter

Est-ce que j'habite le poème ou que je le laisse m'habiter ? Lorsqu'un poème me plaît, je m'y réfugie comme s'il s'agissait d'une chambre bleue.

Île

« Atelier », « île » sont des mots qui font rêver l'artiste, car ils impliquent le retrait. Toute la force de l'isolement est contenue dans le mot « île ».

Louise Warren
Bleu de Delft, Archives de solitude

J'ai une île au cœur
Yann Perreau
Nucléaire

Et ton genou rond comme l'île de mon enfance
Alain Grandbois
Les îles de la nuit

Image (s)

Souvent, ce n'est pas en écrivant que j'invente un poème. Il me vient des images, des poèmes se construisent dans ma tête selon la lumière, la façon dont quelqu'un a prononcé un mot, la texture d'un tissu, la chanson qui passe à la radio, la démarche d'un passant ou l'odeur du café moulu, le bruit du vent. Une seule sensation suffit à faire des liens.

Inégal manège

Mon anagramme. Ma vérité.

Jardin

À l'époque du bonheur simple. Madame Javaux avait un beau grand jardin. Il fallait marcher parmi des rosiers sauvages pour s'y rendre. Madame Javaux marchait la première, les mains ouvertes, remplies de semences. Arrivée dans l'allée du jardin, elle déposait les graines dans des soucoupes et se mettait à creuser des petits trous dans la terre. J'aimais voir ses vieux doigts travailler. Elle était habile. Une fois qu'elle avait déposé les graines dans les trous, je l'aidais à replier la terre, en silence, pendant qu'elle chantait *Je ferai un jardin* de Clémence DesRochers. Nous rentrions ensuite à la maison pour nous laver les mains, boire une limonade et laisser le temps à la terre de répondre à nos demandes.



Le jardin est la conséquence du poème.

Kundera

Je suis tombée par hasard sur une affirmation de l'écrivain Milan Kundera voulant que la vie humaine soit composée comme une partition musicale :

L'homme, guidé par le sens de la beauté, transforme l'événement fortuit (une musique de Beethoven, une mort dans une gare) en un motif qui va ensuite s'inscrire dans la partition de sa vie. Il y reviendra, le répétera, le modifiera, le développera comme fait le compositeur avec le thème de sa sonate.²⁶

Cette citation m'a fait réaliser à quel point le hasard a joué un rôle important dans le processus de création de mon recueil *Des murs de carton*. Des événements auxquels j'ai assisté ou dont j'ai pris connaissance se sont transformés en poèmes et sont devenus les motifs de mon recueil. Par exemple, l'homme qui a battu son chien devant ma maison a provoqué chez moi une indignation qui s'est métamorphosée en inspiration. L'écriture est une pensée en mouvement perpétuel.

Lettre (s)

Je garde des lettres dans une boîte à souliers. De Francisca, de Roxane, de Peggy, de Mélanie, de Caroline, d'Alexandre, de Jean-Philippe, de David. Je n'aime pas les relire. Je préfère le souvenir brut, celui qui a survécu en moi malgré le temps, le vent et les absences.



Je regrette quelques lettres d'amour. J'imagine mes lettres, traînant sur le coin d'une table, dans une boîte ou dans un fond de tiroir, à côté des lettres de Marie-Josée, Marilou ou Joséphine. J'imagine A. lisant chaque lettre à voix haute en riant, devant une assemblée de curieux. Pour me donner du courage et garder la tête droite, je repense à

cette citation de Louise Dupré qui dit que « le poète est celui qui accepte de montrer le mauvais côté de son visage. Celui qui, en dévoilant ce qui ne se dévoile que dans la plus stricte intimité, accepte d'avoir honte publiquement. De vivre avec le malaise, la honte. »²⁷ Voilà. Je dois accepter d'avoir honte.

Livre (s)

Les livres constituent l'ADN du monde.

Matériaux

J'ai appris la solitude très jeune, étant enfant unique. La fin de semaine je bricolais, seule dans la cuisine, en déjeunant et en regardant la télévision. Il y avait cette émission (dont j'ai malheureusement oublié le titre) dans laquelle un vieil homme peignait sur une grande vitre. J'observais les mouvements de l'artiste et je m'appliquais à faire comme lui avec mes Prismacolor, des feuilles blanches et du papier de construction. Ce monsieur avait beaucoup de talent. Quand il peignait, il avait l'air de danser, et on sentait que créer était pour lui un véritable plaisir. Je me souviens que ses œuvres étaient toujours très colorées et vives. J'adorais ça ! J'ai appris à dessiner grâce à lui, je crois.

J'ai développé un goût dès l'enfance, un attachement profond pour les papiers de toutes sortes, les crayons, l'encre, la peinture, les gommes à effacer, et ce plaisir ne m'a jamais quittée. L'acte d'écriture n'est pas satisfaisant uniquement parce qu'il permet de

s'exprimer et de créer : il y a un véritable plaisir à tenir un crayon dans sa main. C'est un geste très romantique, universel, atemporel. C'est sans doute pour cette raison que j'ai mis tant de temps à écrire de la poésie à l'aide d'un ordinateur et que je ne m'y suis jamais réellement habituée.

Mélancolie

Ce mot renferme mon prénom. Hasard nécessaire.

Mort

J'ai soufflé sur les cendres pour que ta mort finisse. Je voulais que tu suives la trajectoire des navires, que tu voyages parmi les jardins salés.

Panier à tricots inachevés, cheveux dans une brosse, boîte de lettres intimes, moule à gâteau des anges, foulard parfumé, savon au lait de chèvre, disques de Jacques Brel, livre de recettes ouvert à la page 100, tache de confiture aux framboises sur un chandail de laine, photographies familiales, carte de rendez-vous chez un médecin. J'habite dans ta mort. Décalages de toi.

Je viens chaque jour te voir le temps d'une marée. Je me reconforte en t'imaginant globe-trotter. Je trempe mes pieds dans tes eaux. *Je me penche tant que je peux pour me rapprocher du gouffre, ma seule et épouvantable richesse.*²⁸

Musique

De la musique avant toute chose
Paul Verlaine
Art poétique, Jadis et Naguère

Les routes de Musique et de Poésie se croisent
Paul Valéry
Rhumbs, Œuvres

La première expérience artistique que nous vivons est celle de la musique. La voix de la mère d'abord. Ses exclamations, ses soupirs, son rire. Vivre dans une mère, c'est comme être caché dans un piano, dans une guitare ou dans un violoncelle.

Je me souviens de fêtes familiales. Elvis ou The Beatles. Danses. Rires. Pile de manteaux sur le lit. Carrés aux dattes. Vin. Petites lumières multicolores. Paillettes dans les cheveux. Bruits de bracelets.

Je me souviens de balades en voiture. Joe Dassin. Duane Eddy. Carrosserie rouge tomate. Plaisir dans les côtes. Discussions autour du paysage. L'odeur de la voiture de grand-père.

La musique me renvoie à des images, inévitablement. Lorsque j'écoute de la musique, ma pensée devient kaléidoscopique : plusieurs images s'agencent les unes avec les autres, les unes à côté des autres dans ma tête et forment des gabarits de poèmes en mouvement. J'ai besoin de musique pour écrire.



Arcade Fire : amulette, voie lactée, un pied trempé dans l'eau du printemps

Radiohead : marcher sous la pluie, une aspirine dans le fond d'un verre d'eau

Jorane : je connais votre ombre seulement, autoportrait du repos

Strauss : rires d'enfants et roulements de bicyclette, théâtre de carton

Calexico : la fente des champs

Maria Callas : des pieds meurtris par des coquillages, table ornée de sons de bracelets



J'étais assise devant Renée Claude, dans ce théâtre où c'est toujours l'été. Elle a fait virevolter des sons dans la salle, comme des étoiles. Les sons, les textes. La voix, la femme, son cœur comme sa bouche, tout m'a guérie et m'a fait croire en l'amour. Je me souviendrai toujours de ce spectacle. Elle interprétait Georges Brassens. Quelle intensité! J'ai acheté le CD et je l'ai écouté en boucle de nombreuses fois. À l'intérieur du livret, Renée Claude s'adresse à Brassens et lui écrit ceci : « Votre tendresse et votre humour avaient déjà su toucher les cordes sensibles de l'adolescente que j'étais quand je vous ai "connu". Et vous n'avez jamais cessé depuis de les faire vibrer, ce qui prouve peut-être que la chanson est à la fois le moyen le plus universel et le plus intime de parler à quelqu'un. »²⁹ Quelle est la différence entre la chanson et la poésie? La poésie n'est-elle pas, elle aussi, un outil de communication intime et universel?

Une chanson peut être un poème, un poème peut être une chanson. « Il y a de la musique dans les poèmes de Verlaine et de Mallarmé comme il y a de la poésie dans les sonates de Beethoven et les nocturnes de Chopin »³⁰, affirme Paul Wyczynski. En lisant les textes de Richard Desjardins, Leonard Cohen, Jérôme Minière, Thomas Fersen ou Pierre Lapointe, j'ai la certitude qu'une chanson peut être un poème :

En moi bobo
Il ne fera plus jamais beau

Comment fais-tu Boom Boom
Pour ramener un ange perdu au large
Et voguant sur ses larmes ?

Elle me tendit ses petits seins
Beaux comme des bouées
Bienvenue dans ma baie³¹

Chloé Sainte-Marie transforme des poèmes en chansons (Gaston Miron et Patrice Desbiens notamment). Le groupe Villeray a mis en chansons les poèmes de Saint-Denys Garneau. Léo Ferré a chanté Aragon, Apollinaire et Baudelaire. Yves Montand a chanté Prévert et Desnos, Juliette Gréco a interprété Queneau et Verlaine, Hector Zazou a chanté Rimbaud.



Une chanson est un poème que l'on aime répéter, comme un mantra.

Neige

La vertu de la neige est d'effacer les territoires en les recouvrant d'un seul et vaste manteau blanc.

Objet (s)

« Ce sont souvent des objets, des objets domestiques qui m'inspirent. Une lampe de poche, ce n'est pas juste une chose qui éclaire dans le noir. C'est un objet infiniment poétique ! Il y a moyen de faire des spectacles avec ça »³², affirme Robert Lepage. Marcel Duchamp et Francis Ponge étaient du même avis. Les objets du quotidien furent le point de départ de plusieurs de leurs œuvres. Pelle à neige, égouttoir, roue de bicyclette, trébuchet, broyeuse de chocolat, bougie, porte, galet... Ces objets ont été «poétisés» par Marcel Duchamp et Francis Ponge. Inventer un nouveau sens, une nouvelle définition, une nouvelle représentation mentale aux objets. Se servir d'un objet achevé et ne manipuler que son sens pour en faire un nouvel objet : *ready-made*.

J'ai parfois l'impression de créer des sortes de *ready-made* lorsque j'écris des poèmes :

dans un terrain vague
une camisole déchirée
sur laquelle il est écrit
*silence is sexy*³³

Pris seuls, les mots *terrain* et *camisole* renvoient à des signifiants que l'on trouve dans le dictionnaire, sans plus. Rassemblés dans un poème, ils prennent tout à coup un sens

inquiétant et mystérieux : *dans un terrain vague, une camisole*. Une ambiance sombre est soudainement installée. Des mots banals deviennent porteurs d'histoires multiples.

Le photographe Danny Treacy, qui m'a inspiré le poème de la camisole déchirée, crée des *ready-made* à sa façon. Il a créé, pour la série de photographies *Them*, des déguisements-courtepointes ou costumes-amalgames avec des vêtements et des accessoires trouvés dans des parcs, des ruelles, des terrains vagues... Au premier coup d'œil, les images sur fond noir paraissent burlesques et peuvent faire penser à la mi-carême, activité traditionnelle carnavalesque voulant que des personnes se déguisent et masquent leur visage de façon à ne pas être reconnues des leurs. Mais en observant mieux et en apprenant que chaque trouvaille a son histoire, les œuvres de Treacy perdent leur caractère festif et deviennent lugubres, sortes de pièces à conviction, d'archives de la douleur, de restes d'accidents. Le photographe, qui se prend comme modèle, est vêtu de plusieurs vêtements qui, chacun à leur façon, évoquent plusieurs nationalités, saisons, matériaux. L'artiste préserve le passé des objets en ne les transformant que très peu, l'intérêt étant de leur inventer un présent farfelu, de leur donner une deuxième chance.

Œillères

Le monde en porte, mais il ne faut pas le dire.

Palimpseste (s)

J'ai adopté ce mot. Lorsque je le lis ou que je le prononce, le monde m'apparaît soudainement en couches translucides superposées. Je ne peux plus regarder un corps sans penser à ce mot.

Papier peint

Maman avait fixé sur les murs de ma chambre un papier peint sur lequel on voyait une fillette à bicyclette, un chemin, quelques arbres et des animaux. Le soir, avant de m'endormir, lorsque mes yeux s'étaient habitués à voir dans le noir, je regardais ces dessins et je m'imaginai des histoires de voyages fantastiques. Je faisais des jeux avec mes yeux pour trafiquer ma vision et voir les personnages bouger.

Parachute

En troisième année, le professeur d'éducation physique nous a fait jouer avec la toile d'un parachute. Nous devions former un cercle autour de la toile, la soulever et agiter le tissu au moment où l'enseignante le commandait. Chacun leur tour, les élèves étaient invités à se promener sous la toile. Lorsque ce fut le mien, j'ai été absolument ravi. Les mouvements des enfants créaient un vent doux qui caressait mon visage, la toile chatouillait mes cheveux en les effleurant constamment et j'avais une vision kaléidoscopique lorsque que je regardais de près le parachute blanc et rouge. C'était amusant comme un manège.

Passages

Le créateur se nourrit de passages. Le temps, les mouvements, les déplacements, le hasard, les rencontres lui servent de matériaux. J'ai écrit une nouvelle sur les passages. Une commande pour un cours de création à la maîtrise. La narratrice de ce texte est une femme que je m'invente souvent lorsque je crée. Il s'agit de la même femme que la narratrice de mon recueil *Des murs de carton*. Je ne la vois pas. Dans ma tête, elle est toujours en caméra subjective, comme si c'était moi. Or, je sais que ce n'est pas moi. Pas complètement, du moins. Je ne cherche pas trop à comprendre. Je l'accepte, voilà tout. Ce personnage s'est formé avec mes mots, la matière s'est servie de la matière pour construire une femme. Cette femme a exceptionnellement un prénom dans la nouvelle. C'est une personne très observatrice, attentive aux détails, sensible aux atmosphères. Elle est devenue mon personnage, comme *Personne* ou *le clochard* pour Jacques Brault.



Quelque chose d'artistique dans sa démarche. Une disposition morphologique naturelle pour la danse moderne. Une femme aux mouvements éclatés, inhabituels. Ses yeux se ferment souvent, comme si elle était dans un état de transe. Peut-être danse-t-elle le soir, au théâtre du coin, devant des *follow spots*, accompagnée de musiciens. Peut-être improvise-t-elle, comme les musiciens, sans censure, répondant à son désir de créer librement.

Elle est venue s'asseoir près de moi. Un androgyne de quatre ou cinq ans approche son visage tout près du sien en lui parlant, si près qu'ils se frôlent presque. C'est son enfant, on le voit par ses gestes qui, une fois décrits en partition musicale, deviendraient une pièce de *free jazz*. L'enfant parle du voyage. Il veut savoir combien de temps prendra le train pour se rendre à destination, s'il pourra voir son père en arrivant. La femme ne répond pas.

Les vitrines de la gare donnent sur des trottoirs remplis de gens tristes, d'hommes pressés et de pigeons. Les passants me rappellent une chanson des Rita Mitsouko : *Ils marchent sans sourciller d'un pas irrégulier... Et leurs traits s'unifieront jusqu'à se ressembler*. C'est le soir et *les amants* reviennent à la maison. Je suis souvent étonnée par la communion de mes idées avec des paroles de chansons, comme si mon cerveau se transformait en console.

Devant une vitre, un arrêt d'autobus où un homme et une femme s'embrassent. Ils se serrent l'un contre l'autre et leurs inépuisables baisers témoignent d'une récente union. Je pense à lui. Mon Alexandre que le train emmènera vers moi dans une heure ou deux. Je me l'imagine dans le train, assis sur le bord d'une fenêtre, regardant les arbres et les rivières défiler, comme si le wagon lui servait de projecteur à diapositives. Il doit sans doute porter son chandail de laine gris. Je me souviens de la texture de la laine, du motif tressé du tricot, mais j'ai oublié son visage. Je me souviens de ses yeux noirs, de sa peau légèrement basanée, mais pas de ses lèvres. Je ne m'imagine que des fragments de lui et n'arrive pas à les mettre ensemble pour qu'ils forment son visage.



L'androgyné s'est mis à crier. À travers la brume de mon regard encore endormi, je le vois, debout, seul, tenant sa petite valise. Je me lève du banc sur lequel je m'étais couchée pour constater que la femme danseuse n'est plus là. L'enfant tourne sur lui-même et regarde dans toutes les directions en criant. Des sanglots finissent par se faire entendre. Je me rends vers lui. Pendant quelques secondes je n'arrive pas à lui parler tant j'appréhende la gravité de la situation. Je prends vite conscience qu'il me faut agir pour l'aider. Je lui pose des questions afin de comprendre ce qui lui arrive, et il me répond : « Maman ! ». Toute la tristesse qui émerge de ce petit corps me donne envie de pleurer, comme les pièces de *La leçon de piano*.

Je tiens d'une main la petite valise et de l'autre, la main de l'enfant. Après avoir arpenté chaque centimètre de la gare, nous n'avons toujours pas trouvé la femme danseuse. J'ai l'impression d'être victime d'un complot. On a profité de mon sommeil pour me donner un enfant. J'emmène l'androgyné à la billetterie. J'explique la situation au préposé. Une femme danseuse avec un air *stone* abandonne son enfant sur un banc de la gare pendant que moi, Mariane-qui-attend-son-Alexandre, je fais la sieste sur le banc d'à côté.

L'androgyné est un garçon. Le préposé explique au micro, sur un ton désabusé, qu'un certain Maxime Desmarais a perdu toute trace de sa mère et qu'il l'attend à la billetterie. Je ne connais que son nom. Pas bavard, ce Maxime : *Ma mère s'appelle maman, mon père appelle pas souvent*. Les minutes passent et la femme danseuse n'est toujours pas

revenue. Je deviens impatiente, mais j'essaie quand même de me contenir pour ne pas énerver davantage l'enfant. Il a cessé de pleurer. Je me dis que la mère est cruelle d'avoir abandonné un petit garçon si mignon. Comment peut-on être capable de vivre sans remords après avoir laissé son fils seul à la gare ? Que s'est-il passé pendant que je dormais ?

J'ai dit à Maxime de s'asseoir sur ce banc avec moi. Devant la fenêtre où le train fait escale, nous pourrions guetter l'arrivée d'Alexandre. Il tient sa petite valise verte sur ses genoux. Sur sa valise on voit un autocollant à moitié déchiré sur lequel on ne peut distinguer que deux mots : *Night Club*. Je lui demande ce que contient sa valise. Il ne me répond pas.

Les toilettes : comment ai-je pu les oublier ? Je prends la valise et la main de Maxime pour aller jusqu'aux toilettes. Deux femmes sont au comptoir et se maquillent. Elles cessent leurs mouvements de pinceaux pour nous regarder. Je suis émue par leur sourire : elles croient que j'emmène mon fils faire pipi. Je regarde discrètement sous les portes des toilettes. Je demande à Maxime s'il reconnaît les souliers de sa mère. Il me dit oui. Les souliers noirs de la toilette du fond. La porte s'ouvre. J'espère. J'entrevois du tissu noir. Une dame âgée sort de la toilette et me montre gentiment que la place est libre.

Le préposé vient d'annoncer que le train arrivera dans une heure. Après des mois de trop grands espaces dans l'appartement, de cafés sirotés en silence et de promenades en

solitaire, je vais retrouver mon *tendre* amour : *mon doux, mon merveilleux*. Pendant ces mois de solitude, je me suis sentie vulnérable, perdue, comme l'enfant.

Je regarde partout autour de moi. Je cherche le manteau noir de la femme danseuse. La gare est remplie de gens qui ne peuvent rien pour moi. Je me suis tenue responsable d'un enfant qui n'a pas plus de lien avec moi qu'avec les autres personnes qui se trouvent ici. Que vais-je faire si elle ne revient pas ? Je dis à l'enfant de ne pas s'inquiéter, que nous retrouverons sa mère. J'ai envie de lui caresser les cheveux.



J'ai donné des stylos à Maxime et quelques feuilles pour qu'il dessine un peu. Il trace des lignes qui finissent par former un personnage aux cheveux longs. Il dit que c'est sa mère. Je croyais que c'était une tempête : *fille folle amante du vent*. Il fait un autre dessin et me dit qu'il est pour moi. C'est un soleil. Je lui demande de signer sa création. Il dit qu'il ne sait pas écrire. Je prends un crayon et lui montre comment écrire les lettres de son prénom. Il semble amusé. Il me regarde et fait les mêmes mouvements que moi avec son stylo. Il me dit que sa mère ne sait pas écrire. Je ne lui demande pas pourquoi.

Les passagers descendent du train. Parmi ceux qui arrivent, ceux qui attendent et ceux qui partent, je cherche Alexandre. La femme danseuse : c'est elle ! Je reconnaîtrai de loin sa démarche. Elle s'engage vers la porte de la gare. Elle n'est pas seule. L'homme entre avec elle. Ils se parlent quelques secondes. L'homme sourit à la femme danseuse, regarde à droite et à gauche, lui donne de l'argent et s'en va prendre le train.

Je ne suis plus prise de révolte en pensant à cette femme. Elle doit saigner de partout. Peut-être a-t-elle été abandonnée par ses parents, par l'homme qu'elle aime ou par le père de Maxime. Je me dis : *chacun ses envahisseurs, chacun ses zones sinistrées*. L'enfant court à la rencontre de sa mère et s'accroche à une de ses jambes. La femme danseuse me regarde et me dit merci, froidement. Je ne dis rien.

Je sens d'un coup des bras qui m'enlacent. Je penche la tête et vois les mains d'Alexandre sur mon ventre. Je reconnais son souffle et son toucher. Je pose mes mains sur les siennes. Je suis incapable de me retourner pour savourer de quelques baisers son arrivée. Mon regard reste figé sur Maxime, sur la manière dont il insiste pour s'accrocher au corps valsant de sa mère. La femme prend la petite valise verte, l'enfant me salue de la main, et je les vois sortir pour prendre un taxi. Alexandre me demande qui sont ces deux personnes. Je lui réponds que je ne le sais pas. La gare est un lieu d'étreintes, de retrouvailles, de départs et de perte.

Peur

Lorsque j'étais enfant et que je jouais au magasin de disques, il m'arrivait de décrocher le combiné du téléphone pour faire semblant d'appeler une cliente. La voix du message enregistré de la téléphoniste servait à ma mise en scène. Quand arrivait la version anglaise du message et que la téléphoniste disait « *This is a recording* » (c'est ce que je

comprendais), l'expression me donnait la frousse et je reposais le combiné sur sa base immédiatement.

Photographie (s)

Sous l'eau. La série de photographies *Retenir son souffle* de la Britannique Emma Critchley présente des modèles au torse bombé qui portent un chemisier blanc et qui adoptent tous la même posture. En regardant attentivement ces œuvres, on sent plusieurs couches entre le sujet et la photographe : des couches d'eau et de lumière froides, des couches de tranquillité, des couches de mystère, mais aussi de malaise et de laideur magnifique. Tout se passe entre le lisible et le visible. C'est peut-être l'eau qui fait émaner de la photo cette atmosphère de calme dérangeant, comme si les sujets étaient des noyés dont nous voyions la dernière image vivante, après la panique, avant le renoncement et le bien-être. En regardant ces images, j'ai pensé à un extrait du poème *Nuit* de Anne Hébert :

Je repose au fond de l'eau muette et glauque.
J'entends mon cœur
Qui s'illumine et s'éteint
Comme un phare.

Rythme sourd
Code secret³⁴

Les sujets ont en effet l'envergure d'un phare et ils s'illuminent grâce à la blancheur de leur teint et de leur vêtement.



Dans son recueil *Quelque chose noir*, Jacques Roubaud évoque son expérience du deuil. Il emploie fréquemment des mots qui se rapportent au domaine de l'image, termes qui évoquent le souvenir. Le paratexte renferme d'ailleurs un champ sémantique lié à la photographie : *Roman-photo*, *Portrait en méditation*, *Cette photographie, ta dernière*, *Art de la vue*, *Toutes les photographies sont moi*. Il semble que le poète veuille faire un portrait, une radiographie de ce qui se passe en lui. Il invite le lecteur à observer son recueil comme on regarde un album de photographies. J'ai voulu créer cet effet dans *Des murs de carton*. Je souhaite que le lecteur lise ce recueil comme s'il s'agissait d'un carrousel de diapositives qui éveille les sens.

Pleurer

*Tous les visages parlent d'eux-mêmes
Avant qu'on les connaisse
Pierre Lapointe
La forêt des mal-aimés*

Il y a pire que de voir l'autre pleurer : le voir sourire quand on sait qu'il pleure lorsque l'on a le dos tourné.

Poète (s)

De la même manière que le personnage principal de ce film a transformé la vie des autres personnages de façon extraordinaire, *La société des poètes disparus*, de Peter Weir, a changé ma vie. Il s'agit sans doute de l'œuvre artistique qui a le plus influencé mon adolescence. C'est dans ce film que j'ai entendu pour la première fois l'expression *carpe diem*, leitmotiv du professeur John Keating (Robin Williams) : « *Carpe diem*, les gars ! Saisissez le jour ! Faites de votre vie quelque chose d'extraordinaire ! »³⁵. M. Keating est un professeur d'anglais anticonformiste qui enseigne à l'époque des cheveux en brosse, des vestons et de la conformité. Il encourage ses étudiants à mieux se connaître et à faire ce qu'il faut pour être heureux dans la vie, au risque d'être marginal et de devoir surmonter plusieurs obstacles.

Quelques étudiants ont formé la Société des poètes disparus. Ils se réunissent le soir dans une grotte pour lire de la poésie ou en créer. J'ai toujours rêvé de faire la même chose. Lire des poèmes à la lanterne avec des amoureux de la poésie. Lire des poèmes autour d'un feu, dans la forêt de Saint-Léandre.



J'ai gardé ces mots, *carpe diem*, dans mes tiroirs. Je les sors et les accroche sur moi comme des amulettes, quand je manque de courage.

Printemps

En tenant dans mes mains *Le vierge incendié*, je mets la plante de mon pied droit dans l'eau calme du printemps.

Quelque chose

Il est entré dans la salle de classe, il a posé son sac sur le bureau. Il a pris une craie et il a écrit en lettres gigantesques sur le tableau : « RIEN ». Il nous a regardés sans rien dire, un moment, puis il a dit : « Avez-vous quelque chose à dire sur rien ? ». Personne n'a répondu. Il a attendu quelques secondes, puis il s'est levé, il a repris son sac et il est sorti de la classe.

Religion

Le travail de poésie consiste à se rapprocher le plus près possible de l'inexprimable.
Jean-Michel Maulpoix

L'inexprimable. L'insaisissable. L'impalpable. Voilà le lieu de la poésie. Tant de gens se demandent à quoi elle sert, pourquoi elle existe. La poésie ne pourrait-elle pas être une nouvelle religion, elle qui erre dans les zones grises de l'existence et qui tente de répondre en images aux grandes questions de l'humanité ? Une religion dont le dieu serait remplacé par un mentor, le poète, et dont les prières seraient des poèmes. Une religion ouverte à toute personne et à tout ce qui compose la vie. Une façon d'élever son

esprit, de se recueillir et d'apprivoiser le monde et le mystère par le biais de la création. « Car la tâche de la poésie est bien d'errer en rassemblant les traces de l'Invisible, depuis qu'il s'est tu »³⁶, affirme Fernand Ouellette.

Romantisme

Le premier poème que j'ai entendu est *Green*, de Verlaine. Un comédien le récitait à la télévision. J'ai été très touchée par le romantisme qui émane de ce poème. À cette époque, j'entrais doucement dans l'adolescence et je commençais à m'imaginer des histoires d'amour, pour le plaisir de flâner dans ma tête, seule dans ma chambre, à l'abri du monde.

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous³⁷

À l'écoute de ces vers, j'ai compris que pour moi, l'amour passerait avant tout par le langage et que la poésie serait un des véhicules de mon cœur. Je m'imaginai réciter ce poème à un garçon. C'est sans doute à ce moment que j'ai eu envie d'écrire de la poésie pour la première fois. Écrire pour séduire. Écrire pour ouvrir son cœur. Écrire pour transmettre de l'amour. Aujourd'hui, j'apprécie toujours autant le caractère romantique et passionné de la poésie. Plusieurs poèmes que j'ai écrits sont d'ailleurs des déclarations d'amour, des cris du cœur, des aveux intimes.

Bien que ma poésie ne ressemble pas beaucoup à celle de Verlaine, comme lui je m'attarde à la musicalité et je transpose en mots des impressions, des sensations auditives et visuelles. Verlaine n'est pas un modèle pour moi (je préfère de loin la poésie contemporaine) : il est plutôt un initiateur.

Rue

Novembre. Un homme bat son chien dans la rue en hurlant. Je suis témoin de la scène.
Mes jambes tremblent.

Silence

*J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable.
On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence.*
Antoine de Saint-Exupéry
Le Petit Prince

Pour mon amie Francisca et moi, le silence est un poème. Lorsque nous allions au cinéma ensemble, nous rentrions souvent à pied à la maison, en silence. Nous pouvions marcher de longues minutes sans parler. Le souvenir que j'ai de ces moments est rempli de lumière. J'imagine une aura dorée autour de nous, sur le trottoir de la rue Saint-Rédempteur. Ces parcelles d'amitié comptent pour moi parmi les plus intenses. « Parfois le silence est tellement tout »³⁸, écrit Louise Warren... Oui !



Chanter le silence. Faire chanter le silence. C'est ce que le réalisateur coréen Kim Ki-Duk fait dans son film *3-Iron*. Si je devais choisir un film emblématique du silence et de la poésie, ce serait celui-là. Dans ce film, deux personnes se rencontrent et tombent amoureuses. Ces amoureux ne s'adressent jamais la parole. Il n'y a que les personnages secondaires qui parlent et ils parlent peu. Le silence donne de la force aux images, aux ambiances, aux sons du monde extérieur.



J'écoute la pluie s'endormir sur les champs.



Les moments de silence, dans les recueils *Des murs de carton* et *La lumière, l'arbre, le trait*, évoquent une accalmie, la tendresse, l'intimité, une reconstruction muette. La parole se défait pour laisser le silence, *encens sucré*, emplir doucement les pièces ou le paysage. Dans le silence, les personnages sont bienveillants et amoureux :

je prends ton visage dans mes mains
je le caresse longtemps, en silence³⁹

heureusement ta main dans la mienne
soleil de silence⁴⁰

prends le silence qui habite les trous
les lacs gelés, toutes mes lettres, tout mon amour

tourne ce silence vers toi
et tu sauras combien je t'écoute
combien je t'entends⁴¹

Le silence recouvre la pensée et la protège. Les personnages s'y creusent tout entier pour se mettre à l'abri, pour être *indemnes du monde*.

Dans *Des murs de carton*, le silence peut également avoir un air inquiétant, laissant sous-entendre que quelque chose ne va pas :

dans un terrain vague
une camisole déchirée
sur laquelle il est écrit *silence is sexy*⁴²

des foules piégées
dans des murs de carton

matraquage silencieux
jusqu'au déchirement des siècles⁴³

Le silence, comme la voix, peut se faufiler sournoisement dans des murs de carton et attendre le bon moment pour faire des victimes. Une atmosphère de calme dérangeant est perceptible dans quelques poèmes de ce recueil, laissant entrevoir une attaque.

Théâtre

Je suis assise dans la salle. Si le décor n'est pas caché derrière des rideaux, je le regarde avec fascination. Il est prêt à être habité. Je tente de deviner l'époque, le lieu, l'histoire. Puis vient le moment où les comédiens arrivent sur scène. J'aime beaucoup les premières

secondes de jeu, juste avant que les comédiens ne parlent pour la première fois. C'est un moment fébrile, déterminant, comme l'incipit d'un livre. La magie dans le théâtre qui me touche vraiment.

Ma plus belle pièce : *Victoria*, mise en scène par Dulcinée Langfelder, d'après un texte de Charles Fariala. Victoria a tout perdu : le contrôle sur sa vie et sur sa vessie. Elle continue néanmoins de savourer chaque moment et de célébrer ses dernières victoires, si minces soient-elles... Cette pièce explore la thématique du vieillissement et de la démence. Le public accompagne Victoria vers la mort. Il s'agit d'une œuvre multidisciplinaire (théâtre, danse, mime) qui est à la fois drôle, triste et touchante. Jamais je ne l'oublierai.

Il y avait dans le visage de Victoria une mélancolie heureuse, une crainte sereine, des traits de vieillesse et de jeunesse. Elle avait un visage-palimpseste, comme la plupart des vieillards.

Tiroirs

Je me souviens d'un passage de l'émission *Passe-Partout* au cours duquel Grand-mère recevait un cadeau. Elle l'a déballé lentement et doucement, pour éviter d'abîmer le papier d'emballage. Elle a ensuite plié soigneusement le papier comme un secret et elle l'a placé dans un tiroir de papiers recyclés multicolores. Grand-mère connaissait la vertu poétique des tiroirs. Je n'étais donc plus la seule.



Je veux être la figurine dans le tiroir.



Le tiroir contient la mémoire des siècles. Tiroir-palimpseste. J'y découvre des amulettes brisées, des poèmes et des amours inachevés, une poupée couchée sur un disque.

Underground

Il y a un poète clandestin en chacun de nous.

Verger

Couché dans les tisanes de l'automne, on se souvient de nos jeux dans les feuilles, des pommes et de l'odeur des rires. Nous avons douze ou treize ans, un arbre et nous savourions le temps qui passait sur nos lèvres. Premier baiser rouge. Étreinte éphémère comme le blanc d'une pomme que l'on a croquée. Le verger nous rappelle soudain ce besoin légitime de nommer ce qui a été.

Vieillards

Le fleuve rétrécit entre les doigts de grand-maman. Elle s'est endormie sur les coquillages. Je repousse les algues et le bois mort venus s'accrocher à ses mains à demi noyées.



Je veux tenir la main de chaque vieillard, effacer la tristesse sur leur paume avec le retour des vagues. Pour que rien ne paraisse.

Voix

Dans *La lumière, l'arbre, le trait*, la voix est douce, vaporeuse et *pâle*. Les personnages parlent *bas*, comme pour eux-mêmes ou comme s'ils avaient des confidences à faire :

ta voix
la plus tendre que mon cœur ait entendue
cette voix, on aurait dit
qu'elle voulait effacer les derniers pétales
de la robe imprimée de ma mère⁴⁴

La voix, jamais agressive, constitue un personnage. Elle n'a pas besoin du corps pour exister. Elle est capable de vivre et d'agir par elle-même. Elle est toujours en mouvement. Elle quitte les carafes et les canapés, elle s'habille ou se dévoile sous les arbres, elle se

déplace dans l'espace, elle reste dans les plis de l'eau. Près de la voix, les *premiers trilles fleurissent et les lilas s'ouvrent*.

Dans ce recueil, la voix est une vieille amie réconfortante, comme un vieux châle pâle qui a gardé l'odeur de la personne aimée.



Dans le recueil *Des murs de carton*, les voix sont beaucoup plus changeantes. Elles peuvent être discrètes et douces comme celles du recueil de Louise Warren, mais elles sont parfois fortes et violentes. Tout dépend de la personne qui prend la parole et de l'espace dans lequel elle le fait.

La narratrice, lorsqu'elle parle d'amour, a tendance à parler à voix basse, doucement, pour ne rien briser :

j'allumerai une bougie
puis je lirai doucement, à voix basse
pour que rien ne paraisse

ton corps est un livre
le plus beau des palimpsestes
je veux le garder indemne du monde⁴⁵

La femme veut préserver son intimité dans cette maison aux murs de carton. Ses murmures sont comme des caresses, des poèmes récités sous les draps, des restes de musiques, la mer dans un coquillage.

La femme est aussi capable de crier. Elle dénonce constamment des injustices et confie des malaises ou des déceptions. Même si elle veut souvent *que rien ne paraisse*, elle est avant tout lucide et tient à regarder la réalité en face :

Esther Mujawayo
et amis tutsis

la barbarie coule
en flèches fraîches
sur les lignes de vos lignes de mains⁴⁶

La narratrice a beaucoup de compassion pour les êtres souffrants de ce monde. Elle pense aux victimes du génocide rwandais, de la tuerie du Collège Dawson ou de la colère de l'homme violent. Puis, la voix de la femme se fige comme un glaçon de gouttière à force de douleur. Elle lèche ses plaies et celles des autres, en silence, et tente de drainer le désespoir.

Warren (Louise)

Sa poésie me dit *tu*.

Xylophone

Je laisse tomber de ma bouche quelques notes de xylophone pour rompre les glaçons. Un coffre à bijoux s'ouvre sur le trottoir. Une ballerine sort et danse sur un plateau de craie. Des empreintes de mes doigts d'enfant flottent dans une flaque d'eau.

Yoyoter

Écrire me fait parfois perdre la tête.

Zéro (ou huit)

Le balcon de l'homme qui a battu son chien donne sur la fenêtre de mon bureau. Lorsque j'écris, le chien est toujours sur ce balcon. Il marche la tête suppliante, la queue entre les jambes, les côtes sorties comme des armures. Il fait des zéros ou des huit, dans sa grande cage aux barreaux de bois.

J'ai dit à son maître à quel point il est cruel de battre ce chien. Que puis-je faire d'autre maintenant, à part regarder la bête par ma fenêtre et lui inventer chaque jour une nouvelle fin ?

Conclusion

Difficile

Il faut que ce projet d'écriture s'achève et, pourtant, je n'arrive pas à mettre un point final ni à mon recueil de poésie ni à mon carnet-abécédaire. Ce mémoire est devenu ma maison. Un espace intime et confortable que je peux réaménager selon mes humeurs et mon inspiration. Décidément, entreprendre ce projet de création aura été aussi difficile que de le mener à terme. Une phrase de Rainer Maria Rilke, tirée de *Lettres à un jeune poète*, m'a servi à tenir bon : « Qu'une chose soit difficile doit nous être une raison de plus de nous y tenir »⁴⁷. J'ai répété plusieurs fois cette phrase dans mes moments de doute.

Forme brève

J'aime écrire des vers brefs « car on peut les dire en fermant les yeux, en les gardant dans la pénombre d'origine »⁴⁸.



La forme brève, en vers ou en prose, me représente bien. Comme j'ai de la difficulté à m'intéresser longtemps à ce que j'écris, elle me permet de changer constamment d'histoire, d'ambiance, de suivre le mouvement de ma pensée, de fixer un instant précis, de me contraindre à l'essentiel.

Inconscient

L'écriture de la poésie est très sensible et me permet d'être près de mon instinct, de plonger au creux de l'existence pour y faire ressortir mes vérités du moment. Il ne s'agit pas d'une vérité qui est de l'ordre de la conformité aux événements, mais plutôt d'une vérité qui « s'enracine dans l'inconscient de nos fibres pour se tisser à partir de sensations, d'émotions, de sentiments qui nous forcent à réévaluer nos apprentissages »⁴⁹, explique la poète Louise Dupré. En écrivant ce mémoire, j'ai laissé toute la place à mes sensations, à mes sentiments et j'ai permis à mon inconscient de prendre la parole. Je n'ai rien censuré, je me suis abandonnée à la création, chose que je n'ai jamais réussi à faire auparavant.

Intime

Ma fascination pour les sons, la musique, le palimpseste, la forme brève et les livres de Louise Warren aura tracé la ligne directrice de ce mémoire. Or, si je devais choisir un

mot emblématique pour ce document, *intime* serait mon premier choix. Les recueils *Des murs de carton* et *La lumière, l'arbre, le trait* renferment tous deux une isotopie de l'intime. Les personnages, les lieux, les voix dévoilent des secrets. Les pièces de maison des deux recueils donnent l'impression au lecteur d'habiter avec les personnages. Le carnet-abécédaire témoigne d'une volonté de réfléchir sur la création d'une façon personnelle. Une atmosphère de journal intime, d'aveux et de confidences règne dans cette portion du mémoire. La poésie y est regardée à son image, d'une façon sensible et imagée.

Mémoire

Mon amour du mot *palimpseste* a pris tout son sens au cours de ce travail d'écriture. Ce mémoire est un assemblage de souvenirs retrouvés en buvant une tasse de thé vert, en sentant l'écorce d'une clémentine, en regardant des photographies, en caressant l'oreille de mon chien ou en écoutant de la musique. Je réalise à quel point la mémoire est la matière première de la poésie.

Poète

Ce mémoire m'a permis de trouver une voix. Je me suis attachée à la narratrice que j'ai créée. Je ne suis pas parvenue à créer une unité parfaite entre tous les poèmes du recueil, mais plusieurs textes se font écho et s'agencent bien ensemble.

Je ne prétends pas encore être une poète. Toutefois, cette expérience d'écriture m'aidera certainement à le devenir. La poésie fait partie de moi. Elle habite mes sens et me permet d'aborder le monde en images.

Notes

- 1- Alain Montandon, *Les formes brèves*, Paris, Hachette, 1992, p. 11
- 2- Jean-Pierre Richard, *Microlectures*, Paris, Seuil, 1979, p. 7
- 3- *Contact, l'encyclopédie de la création*, <http://www.contacttv.net/>, site Internet de la série documentaire *Contact* animée par Stéphan Bureau et diffusée à Télé-Québec
- 4- Le blogue de l'écrivain Nicolas Dickner, sur le site Internet du journal *Voir*, <http://www.voir.ca/blogue/blogue.aspx?iIDBlogue=2>
- 5- *Ibid.*
- 6- Paul Wyczynski, *Nelligan et la musique*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1971, p. 10
- 7- *Contact, l'encyclopédie de la création*, <http://www.contacttv.net/>, site Internet de la série documentaire *Contact* animée par Stéphan Bureau et diffusée à Télé-Québec
- 8- Jean-Pierre Richard, *Microlectures*, Paris, Seuil, 1979, p. 7
- 9- *Ibid.*, p. 9
- 10- Jean-Pierre Richard, *Op.cit.*, p. 9
- 11- Jean-Pierre Richard, *Op. cit.*, p. 10
- 12- Jean-Pierre Richard, *Op. cit.*, p. 10
- 13- Louise Warren, *Objets du monde, Archives du vivant*, Montréal, VLB, 2005, p. 90
- 14- Anne Hébert, *Œuvres poétiques 1950-1990*, Montréal, Boréal, 1993, p. 97

- 15- Fernand Ouellette, *Les actes retrouvés, Regards d'un poète*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, p. 19
- 16- Souâd Belhaddad, Esther Mujawayo, *SurVivantes*, France, Éditions de l'Aube, 2004, p. 27
- 17- Peter Handke, *La femme gauchère*, Paris, Gallimard, 1978, p. 23
- 18- Louise Warren, *La lumière, l'arbre, le trait*, Montréal, l'Hexagone, 2001, p. 32
- 19- *Ibid.*, p. 49
- 20- *Op.cit.*, p. 35
- 21- Mélanie Gagné, *Des murs de carton*, p. 96
- 22- *Ibid.*, p. 29
- 23- *Op.cit.*, p. 55
- 24- *Op.cit.*, p. 60
- 25- *Op.cit.*, p. 79
- 26- Jean-François Vézina, *Les hasards nécessaires*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2001, p. 25
- 27- Louise Dupré, *Cela, oui, le poème*, Estuaire, *De l'écriture du poème, Essai*, Ottawa, Estuaire inc., 1997, p. 97
- 28- Je cite de mémoire Anne Hébert
- 29- Renée Claude, *J'ai rendez-vous avec vous*, Transit Productions Sonores, 1993, p. 1 du livret
- 30- Paul Wyczynski, *Nelligan et la musique*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1971, p. 10
- 31- Je cite de mémoire Richard Desjardins
- 32- *Contact, l'encyclopédie de la création*, <http://www.contacttv.net/>, site Internet de la série documentaire *Contact* animée par Stéphan Bureau et diffusée à Télé-Québec
- 33- Mélanie Gagné, *Des murs de carton*, p. 97
- 34- Anne Hébert, *Œuvres poétiques 1950-1990*, Montréal, Boréal, 1993, p. 20

- 35- *La société des poètes disparus*, Peter Weir, 1989, 128 minutes
- 36- Fernand Ouellette, *Les actes retrouvés, Regards d'un poète*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, p. 31
- 37- Je cite de mémoire Verlaine
- 38- Louise Warren, *La lumière, l'arbre, le trait*, Montréal, l'Hexagone, 2001, p. 61
- 39- Mélanie Gagné, *Des murs de carton*, p. 29
- 40- *Ibid.*, p. 71
- 41- Louise Warren, *La lumière, l'arbre, le trait*, Montréal, l'Hexagone, 2001, p. 22
- 42- Mélanie Gagné, *Des murs de carton*, p. 97
- 43- *Ibid.*, p. 96
- 44- Louise Warren, *La lumière, l'arbre, le trait*, Montréal, l'Hexagone, 2001, p. 14
- 45- Mélanie Gagné, *Des murs de carton*, p. 28
- 46- *Ibid.*, p. 95
- 47- Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, 1937, p. 74
- 48- Louise Warren, *Objets du monde, Archives du vivant*, Montréal, VLB, 2005, p. 62
- 49- Louise Dupré, *Cela, oui, le poème*, Estuaire, *De l'écriture du poème, Essai*, Ottawa, Estuaire inc., 1997, p. 98

Bibliographie

Coffre à inspirations

Arts visuels

Janis Mink, *Miró*, Benedikt Taschen, 2000, 95 p.

Janis Mink, *Duchamp*, Benedikt Taschen, 1994, 95 p.

Doris Krystof, *Modigliani*, Benedikt Taschen, 2000, 95 p.

Cinéma

Caché, Michael Haneke, 2006, 1 h 57 minutes

Dogville, Lars Von Trier, 2002, 2 h 58 minutes

3-IRON, Kim Ki-Duk, 2004, 88 minutes

La leçon de piano, Jane Campion, 1993, 2 h 01 minute

La société des poètes disparus, Peter Weir, 1989, 128 minutes

Internet

Le blogue de l'écrivain Nicolas Dickner, sur le site Internet du journal *Voir*,
<http://www.voir.ca/blogue/blogue.aspx?iIDBlogue=2>

Contact, l'encyclopédie de la création, <http://www.contacttv.net/>, site Internet de la série documentaire *Contact* animée par Stéphan Bureau et diffusée à Télé-Québec

Dieu diesel, la machine web du poète Tony Tremblay, <http://www.dieudiesel.com/>, blogue créatif

Littérature

Création :

Jacques Brault, *Il n'y a plus de chemin*, Montréal, Noroît, 1990, 67 p.

Jacques Brault, *Poèmes choisis, 1965-1990*, Montréal, Noroît, 1996, 130 p.

Louise Dupré, *Tout près*, Montréal, Noroît, 1998, 93 p.

René Gagnon, *des fois que je tombe*, Montréal, Le Quartanier, 2005, 85 p.

Jean-Pierre Gaudreau, *Le chant des retrouvailles*, Québec, Le Loup de Gouttière, 1998, 93 p.

Roland Giguère, *Forêt vierge folle*, Montréal, Typo, 1988, 213 p.

Alain Grandbois, *Les îles de la nuit*, Montréal, Typo, 1994, 88 p.

Anne Hébert, *Poèmes pour la main gauche*, Montréal, Boréal, 1997, 57 p.

Anne Hébert, *Œuvres poétiques 1950-1990*, Montréal, Boréal, 1993, 165 p.

Tania Langlais, *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, Montréal, Les Herbes rouges, 2005, 97 p.

Paul-Marie Lapointe, *Le vierge incendié*, Montréal, Typo, 1998, 169 p.

Paul Chanel Malenfant, *Des ombres portées*, Montréal, Noroît, 2000, 140 p.

Francis Ponge, *Le parti pris des choses*, Paris, Gallimard, 1948, 218 p.

Christine Richard, *Les algues sanguine*, Laval, Trois, 2000, 73 p.

Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, 1937, 147 p.

Jacques Roubaud, *Quelque chose noir*, Paris, Gallimard, 1986, 147 p.

Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*. Montréal, Boréal, 1993, 111 p.

France Théoret, *Bloody Mary*, Montréal, Typo, 1991, 192 p.

Marie Uguay, *Poèmes*, Montréal, Boréal, 2005, 212 p.

Louise Warren, *La lumière, l'arbre, le trait*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 78 p.

Louise Warren, *Une pierre sur une pierre*, Montréal, l'Hexagone, 2006, 72 p.

Théorie :

Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1976, 280 p.

Denise Desautels, *Ce désir toujours*, Montréal, Leméac, 2005, 128 p.

Paul Chanel Malenfant, *Écrire, Matériaux mixtes*, Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, 2003, 176 p.

Andrée Guiguet, Anne Roche et Nicole Voltz, *L'atelier d'écriture, Éléments pour la rédaction du texte littéraire*, Dunod, Paris, 1998, 149 p.

Marcella Maltais, *Notes d'atelier*, Montpellier, Écrits des Hautes-Terres, 2006, 143 p.

Alain Montandon, *Les formes brèves*, Paris, Hachette, 1992, 172 p.

Fernand Ouellette, *Les actes retrouvés, Regards d'un poète*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, 199 p.

Jean-Pierre Richard, *Microlectures*, Paris, Seuil, 1979, 282 p.

Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, 1937, 111 p.

Saint-Denys Garneau, *Journal*, Montréal, Beauchemin, 1963, 265 p.

Louise Warren, *Interroger l'intensité*, Laval, Trois, 1999, 177 p.

Louise Warren, *Bleu de Delft, Archives de la solitude*, Montréal, Trait d'union, 2001, 109 p.

Louise Warren, *Objets du monde, Archives du vivant*, Montréal, VLB, 2005, 129 p.

Paul Wyczynski, *Nelligan et la musique*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1971, 145 p.

Autres :

Souâd Belhaddad, Esther Mujawayo, *Survivantes*, France, Éditions de l'Aube, 2004, 303 p.

Peter Handke, *La femme gauchère*, Paris, Gallimard, 1978, 115 p.

Jean-François Vézina, *Les hasards nécessaires*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2001, 193 p.

Musique

Arcade Fire, *Arcade Fire*, Rough trade, 2003

Arcade Fire, *Funeral*, Rough trade, 2003

Renée Claude, *J'ai rendez-vous avec vous*, Transit Productions Sonores, 1993

Paul-Marie Lapointe et le trio de Daniel Lessard, *Jazz et poésie...*, Éditions de l'Obsidienne, 1976

Pierre Lapointe, *La forêt des mal-aimés*, Audiogram, 2006

Jean Leclerc, *Mexico*, Les Éditions Roi Ponpon, 2006

Jean Leloup, *La vallée des réputations*, Les Éditions du Roi Ponpon, 2002

Yann Perreau, *Nucléaire*, Fullspin, 2005

Christophe Rousset, *Farinelli*, Travelling Records, 1994

Chloé Sainte-Marie, *Je marche à toi*, Éditions de l'Anse-aux-Corbeaux, 2002

St-Germain, *Tourist*, Blue note, 2000

Revue

Estuaire, *De l'écriture du poème, Essai*, Ottawa, Estuaire inc., 1997, 159 p.

Estuaire, *Le vierge exquis*, Ottawa, Estuaire inc., 1998, 126 p.

Exit, *no 18, hiver 2000*, Outremont, Éditions gaz moutarde, 2000, 75 p.

Exit, *no 22, hiver 2000*, Outremont, Éditions gaz moutarde, 2001, 75 p.

Exit, *no 23, hiver 2001*, Outremont, Éditions gaz moutarde, 2001, 75 p.

Exit, *no 24, été 2001*, Outremont, Éditions gaz moutarde, 2001, 88 p.

Exit, *no 25, automne 2001*, Outremont, Éditions gaz moutarde, 2001, 69 p.